

français

english

deutsch

portuguez

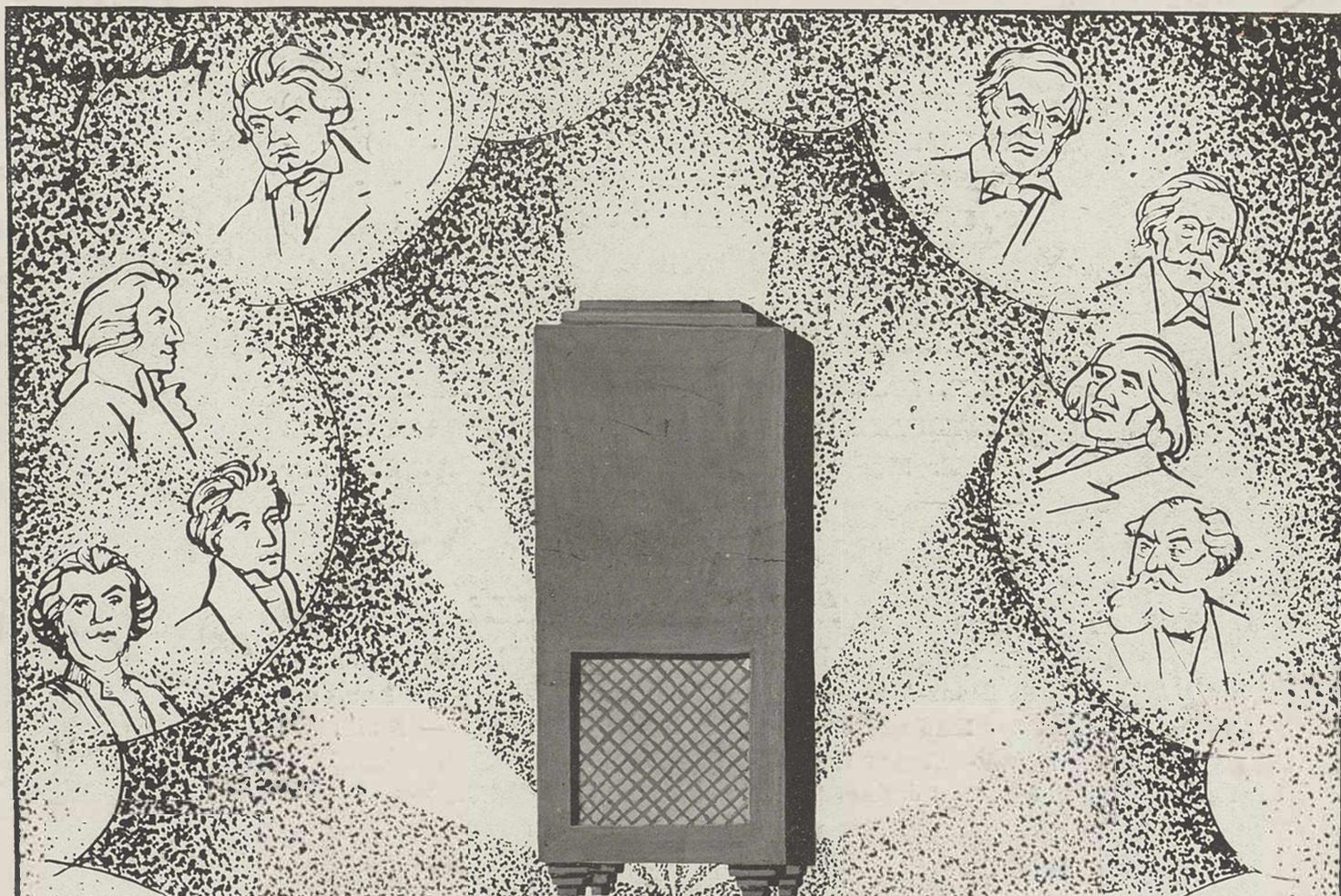
MAGAZINE

3^{frs}

CINE-PHONO

revue internationale du Film et du Disque

Denée de France



L'AME DES GRANDS MAITRES L'APPAREIL SONORE

BOMA

F. MIGOZZI

90-92 RUE DE L'AMIRAL MOUCHEZ. PARIS. XIV^e

TÉL. Gobelins 37-91

CINÉ-PHONO-MAGAZINE

présente

Ses correspondants étrangers :

ALLEMAGNE. - M. Rosenfeld (Berlin) - - - -
ANGLETERRE. - M. S. Hill (Londres) - - - -
BELGIQUE. - M. E. Balk (Bruxelles) - - - -
CHINE. - M. Yao-Kai-Kou (Canton) - - - -
ÉTATS-UNIS. - P^{se} Marie de Bourbon (Hollywood)
HOLLANDE. - M. Rademaker (Amsterdam) - -
ITALIE. - M. Bazzarello (Rome-Turin) - - - -
PALESTINE et SYRIE. - M. Aletchinsky (Jaffa)
POLOGNE. - M^{me} Rogala Sobiesresaiska (Varsovie)
ROUMANIE. - M. Jean Vitiano (Bucarest) - -
SUISSE. - M. W. Andrist (Genève) - - - -
YOUGOSLAVIE. - M^{me} Marie Zivkovic (Zagreb)

Ses correspondants régionaux :

NICE. - M.H. Cabanne — MARSEILLE. - M. A. Piétr
BORDEAUX. - M. Bonnard — STRASBOURG
M. E. Hochvelker — LYON. - M. A. Crenner
— — ALGER - M. Sebban — —

Ses collaborateurs :

H. AURIOL, Député, Vice-Président de la Commission des
Beaux-Arts — Raymond BERNER — Charles
BURGUET — M^{lle} Lucie DERAÏN — MM.
Roger DÉVIGNE — Roland DORGELES
de l'Académie Goncourt. H. JANSON. M^{elles}
Jacqueline LENOIR et Théo DUC
MM. H. LEPAGE — Alfred
MACHARD — MM^{mes}
Raymonde MACHARD
Mady BERRY
MM. Marcel
MANCHEZ
Marcel MARC — Jacques NOEL — Francis ROUA-
NET — Serge PLAUTE — Jean ROYER — PICK-UP
François de TESSAN, député de Seine & Marne — René
GINET etc., etc...

LISEZ

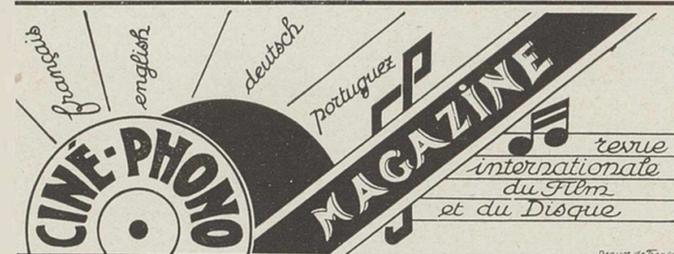
et abonnez-vous à

CINÉ-PHONO-MAGAZINE

N° 3

Revue mensuelle.

Juin 1930



Fondateur-Directeur-Général : CH. DUCLAUX

Co-Propriétaire-Directeur : Baron J. de HORTEGA

— Secrétaire de la Rédaction : Théo DUC —

Rédaction et Administration : 6, Rue GUÉNÉGAUD, 6

— PARIS (VI^e) —

ADRESSER TOUTE LA CORRESPONDANCE

— A M. LE DIRECTEUR GÉNÉRAL —

REGISTRE du COMMERCE: Seine n° 460.233

Direction : Tél. : { Provence : 26-02
Carnot : 34-55

— LES MANUSCRITS —

NE SONT PAS RENDUS

SOMMAIRE



Le problème de l'équipement, par Ch. Duclaux.	3	D'un pays à l'autre	18
La question des réductions accordées sur les disques vendus aux Directeurs de Cinémas par Raymond Berner	3	La Mode à l'écran	20
Dessins animés sonores, par Lucie Deraïn....	4	La nuit de la résurrection, par Jean Vitiano..	23
L'opérateur projectionniste et le film parlant, par R. B.....	5	Une enquête pour les discophiles, par Marcel Marc	24
Un film raconté : « Tonischka », par Jacqueline Lenoir	7	Disques... de chemins de fer, par H. Janson..	25
Sur l'écran, muet, sonore, par Georges Clare..	10	Les meilleurs disques, par Jean Royer.....	26
Les exclusivités sonores et parlantes du mois, par Raymond Berner	14	Notes pour votre discothèque, par J.-C. Hémem.	28
		Dans le domaine de la T. S. F.....	30

Les vignettes sont de Théo-Duc, tous droits de reproduction réservés

ABONNEMENTS

FRANCE - Un An (12 numéros) 30 Francs - ETRANGER - Union Postale Un An (12 numéros) 55 Francs
Autres Pays - Un an (12 numéros) 70 Francs

AVIS A NOS ABONNES ETRANGERS

Nous recevons les propositions de nos abonnés étrangers concernant les films et les appareils d'enregistrement et de projection sonore qu'ils désirent offrir sur le marché français.

Nous leur signalons les meilleurs films et les meilleurs appareils qu'ils peuvent trouver à Paris pour leurs territoires et notre documentation est la plus sérieuse et la mieux étudiée. Nos conseils sont impartiaux parce que nous ne dépendons de personne.

Nous indiquons aux directeurs de cinémas étrangers les meilleurs équipements de salles en sonore et parlant à des prix très avantageux et de fonctionnement parfait qui sont actuellement établis à Paris.

La Direction.



ANZEIGE AN UNSERE AUSLANDISCHEN ABONNENTEN

Wir empfangen Vorschläge unserer ausländischen Abonnenten betr. Filme und Aufnahme- sowie Projektionsapparate für Tonfilme, die sie auf dem französischen Markt anbieten wollen.

Wir bezeichnen ihnen die besten Filme und die besten Apparate, die sie in Paris finden können für ihre Gebiete und unsere Dokumentierung ist die seriöseste und beststudierte.

Unsere Ratschläge sind unparteiisch, da wir von niemandem abhängig sind.

Wir bezeichnen den ausländischen Kintheater-Direktoren die Sprechfilme zu sehr vorteilhaften Preisen und besten Ausstattungen für ihr Theater für Ton- und von vollkommener Funktionierung, die augenblicklich in Paris eingerichtet sind.

Die Direktion.

...**"Ciné-Phono-Magazine"**
étant toujours largement
diffusé à l'Étranger.

**Tous nos numéros
sont des
numéros d'exportation...**

ADVICE TO ALL FOREIGN SUSCRIBERS

We receive propositions from all our foreign subscribers concerning the films and the apparatus of the talkies, which they desire to offer to the french market.

We shall also advise them what are the best films and apparatus which they may find in Paris for their own countries and they may be quite sure that our suggestions are most serious and the best studied. Our advice are impartial, as we depend solely upon ourselves.

The foreign Directors of Cinemas, will find in us too, the best advisers for the equipment of the talkies at reasonable prices and in good working order.

The Directors.



AVISO A TODOS OS NOSSOS ASSIGNANTES ESTRANGEIROS

Acceitamos propostas dos nossos assignantes estrangeiros que desejem oferecer ao mercado francez os seus films, aparelhos de resgisto e de projecção sonora.

Indicaremos os melhores films e os aparelhos mais adequados para cada paiz, que se encontrem no mercado francez, e a nossa informação a este respeito será a mais conscienciosa, e desinteressada. Os nossos conselhos são imparciaes visto não dependermos de ninguém.

Indicaremos aos Directores de cinemas estrangeiros as melhores, as mais perfeitas e as mais vantajosas instalações de salas para films sonoros e falados, que se encontram estabelecidas presentemente em Paris.

A Direcção.

Le Problème de l'Équipement.

Puisque décidément le film parlant est le maître de l'heure, il faut subir sa loi.

Tous les cinémas qui veulent vivre doivent s'équiper pour la projection sonore. Même les établissements qui marchent encore — et beaucoup très bien — avec le film muet.

Car le film muet a été abandonné depuis longtemps déjà par les producteurs français et c'est maintenant que les conséquences de cette grossière erreur commencent à se faire sentir. On exhume de vieilles productions ou bien on nous offre des versions muettes de films américains parlants qui perdent tout leur intérêt puisqu'il n'y a même plus celui du mouvement, qui est le propre du cinéma. Les attitudes et les gestes des personnages, la durée de certaines scènes, la lenteur de l'action nous donnent trop l'impression que tout cela est conçu pour être expliqué et nous sommes en présence d'une œuvre amorphe, le plus souvent insupportable. Doit-on compter sur les productions muettes que nos bons amis, poursuivant leur plan de colonisation, doivent tenir en réserve en toute éventualité ? Ce sont des productions de second ordre puisque leurs meilleurs efforts ont notoirement porté sur le parlant.

Ainsi le Directeur qui voudrait rester muet, non seulement n'est pas assuré de sa programmation, mais encore risque fort de laisser sa clientèle en passant ces films inférieurs ou des versions muettes insipides.

Il faut donc, pour vivre, qu'il songe à s'équiper. Et tout de suite afin d'être prêt pour la rentrée.

Mais ici se pose un autre problème et plus grave encore. Pour s'équiper il faut envisager actuellement une grosse dépense dont l'amortissement demande de nouveaux sacrifices. Et puis, attention ! Un équipement, non pas mauvais mais seulement médiocre, fera fuir aussi sûrement la clientèle de l'établissement en le couvrant, par surcroît, de ridicule. Les déboires de quelques directeurs de notre connaissance, d'autres signalés par *l'Écran Lyonnais*, à propos d'un imposant système allemand servent déjà de leçon. Et pour nous, qui centralisons les nouvelles, nous recevons aussi, notamment de Yougoslavie, des informations peu rassurantes sur un certain Austroton et aussi, hélas ! sur un appareil français choisi pour le prestige du nom de son constructeur et qui a dû être démonté. Déjà là-bas — et certainement ailleurs — des procès sont engagés entre directeurs de salles et fournisseurs d'appareils qui, quelques jours après et parfois même le lendemain de leur minutieuse et coûteuse installation ont dû être démontés après un désastre. Remboursement, dommages-intérêts au bout d'un long litige, oui peut-être ! Mais, en attendant, le coup est porté ; il faut faire revenir la clientèle, cela n'est pas facile. Un essai malheureux peut anéantir des mois et même des années d'efforts.

Les directeurs ne peuvent pas faire les frais de tâtonnements et d'expériences. Il leur faut un appareil sûr, simple, fidèle, et d'un prix abordable. Cet appareil est-il réalisé ? Nous disons carrément non ! Pas encore.

Le temps presse sans doute mais il vaut encore mieux attendre que faire une bêtise. Ne nous emballons pas, comme un certain confrère, pourtant très averti, sur tel ou tel appareil à l'état embryonnaire. Même dans le but le plus louable, ne conseillons qu'en toute certitude le directeur indépendant, pilier de notre industrie qui, lui, travaille avec ses propres moyens, à l'écart de ces grosses entreprises, plutôt combinaisons financières qu'autre chose, dont d'anonymes actionnaires font les frais. Il ne peut pas, lui, appeler des capitaux neufs avec des bilans éblouissants quand la caisse est vide. S'il se trompe, c'est la ruine !

Les milieux techniques ont maintenant compris la situation. Nos ingénieurs s'y sont mis. Dans vingt maisons on travaille ferme à une mise au point perfectionnée et irréprochable. L'émulation et la concurrence aidant, nous n'allons guère tarder à voir l'appareil idéal — ne pas confondre — que des directeurs étrangers viennent déjà chercher à Paris et qui va s'imposer à tous sur le marché français.

Ch. DUCLAUX.

La Question des Réductions accordées sur les disques vendus aux Directeurs de Cinémas.

Nos Enquêtes

D'après les résultats de l'enquête que j'ai exposée ici, il semble donc que l'état de tension existant entre la musique mécanique et l'exploitation ne doit pas varier avant quelque temps. Mais cet état de tension est-il réel ou plutôt ne serait-il que le résultat de la mauvaise humeur de certains dirigeants ou de la cinématographie ou de la machine parlante ?

Rappelons brièvement les faits : les détaillants de disques ont reçu de leurs fournisseurs des ordres formels : il leur est interdit de faire bénéficier les directeurs de cinémas de la moindre remise, quelle que soit l'importance de leurs achats. Même, plus ils achètent de disques, plus ils sont suspects, car on les soupçonne alors d'alimenter de disques à bon marché leurs amis et connaissances.

Afin de faire bénéficier les exploitants de cette réduction à laquelle ils paraissent pourtant avoir vraiment droit, on m'avait indiqué diverses solutions : que les directeurs prennent eux-même boutique et patente et vendent eux-mêmes des disques, aux prix imposés par les maisons. Mais ces

directeurs, ayant un dépôt de chez *Polydor* ou de chez *Gramophone*, auront-ils le droit de se vendre à eux-mêmes, ou faudra-t-il qu'ils se payent le prix fort ? Ce système ne paraissait pas pratique. J'ai donc cherché un autre moyen.

En interviewant divers directeurs de cinémas de Paris et de la région qui sont équipés en musique mécanique, j'ai eu la satisfaction de constater que le conflit qui « sépare » l'exploitation de la musique n'est pas si grave qu'il en a l'air. Tous les exploitants que j'ai rencontrés bénéficient d'importantes remises. Ils vous confient ce secret dans le tuyau de l'oreille en vous demandant de jurer de ne pas le répéter. Nous gardons volontiers le secret. Mais, d'autre part, j'ai un jeune ami d'une douzaine d'années qui, lorsqu'il va acheter des disques, réclame impérieusement la remise au marchand et l'empoche hardiment. Ces petits bénéfices lui permettent de s'offrir des fantaisies défendues par son papa. Ce jeune débrouillard n'a aucun droit à la remise, mais il l'obtient par la force de l'aplomb. Pourquoi voudriez-vous que les

directeurs payent leurs disques beaucoup plus chers que mon jeune camarade ?

J'ai même interviewé un marchand de disques qui m'a confié sans ambages qu'il se trouvait très heureux de faire des réductions aux directeurs de cinémas qui lui achetaient jusqu'à des deux cents disques d'un seul coup. « Il est juste, me dit ce détaillant, que les directeurs bénéficient de prix de faveur ».

Que nous importe, par conséquent que les présidents de chambres syndicales jettent feu et flammes contre un état de choses qui paraît établi. Si l'on voulait parer à l'avilissement des prix, il fallait le faire avant qu'il ne fût trop tard. On ne voit pas pourquoi les directeurs de cinémas paieraient pour les autres. Tranquillisons-nous donc et ne prenons nullement au tragique une situation qui ne l'est pas du tout. Et si certains directeurs ont des difficultés avec leurs fournisseurs, qu'ils se renseignent auprès de leurs collègues sur les détaillants qui font aux exploitants les remises désormais consacrées par l'usage.

Raymond BERNER.

Un Film Raconté

TONISCHKA

Lentement, mais bruyamment, dans un grand vacarme de ferraille, tiré avec peine par sa locomotive asthmatique, le petit train cheminait à travers la campagne tchéco-slovaque. Pourquoi se serait-il pressé et pourquoi aurait-il marché plus vite ? On n'était point à la ville, on avait le temps, et les vieux paysans que le petit train ramenait des champs n'avaient cure de ressembler aux fous qui, sur la route, écrasent les chiens et les poules.

Tous les soirs, sur les dures banquettes de bois, s'asseyaient le vieux père Valeskaïra qui revenait de la ville, et la mère Tonca, qui revenait de moissonner ; d'autres vieux, d'autres vieilles, retrouvaient ainsi leurs durs visages ridés et tannés. Ils parlaient peu entre eux (qu'auraient-ils eu à se dire ?) et l'âme paysanne qui est partout pareille se refermait dans chacun.

Cependant, aujourd'hui, il y avait un voyageur de plus, une voyageuse plutôt, et qui ne ressemblait guère aux autres. Ses jupes étaient courtes ; ses bas de soie ; son cou s'ornait d'un boa de plumes et son chapeau, de fleurs artificielles. Les vieilles gens aux figures ridées et tannées regardaient les jambes, le boa, le chapeau et souriaient sans comprendre que l'on pût s'habiller autrement qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, mais sans méchanceté, car la fille était jolie.

Elle se sentait observée et n'en était nullement gênée. Parfois même ses yeux avaient un éclair de joie malicieuse et l'on

sentait que son imagination allait beaucoup plus vite et plus loin que le petit train. C'est ainsi que souvent notre esprit devance la réalité et vagabonde en un lieu où nous ne sommes point.

Cependant il y eut une halte et Tonischka descendit devant le village où elle était née, et où sa mère l'attendait, résignée à l'absence depuis plusieurs années déjà. Elle retrouva tout, et la ferme et la mère, et la campagne ensoleillée. Elle retrouva sa chambre et, dans un coffre, sa jupe de paysanne et son fichu de tête. Elle rangea loin d'elle, dans sa valise d'osier, le noir tailleur de ville, les bas de soie, le boa, le chapeau, car il lui semblait, en changeant de costume, se dépouiller, même moralement, de la vie qu'elle menait à Prague.

Mais il lui restait encore une chose à faire. Dans un miroir elle observa son beau visage, aux lèvres lourdes, aux yeux étranges et comme chargés de toute la fatalité qui pesait sur elle, puis elle essuya doucement les dernières traces du fard, comme on efface d'un coup de chiffon la tache graisseuse, venue souiller la toile aux teintes pures.

Alors, elle descendit de sa chambre et se remit à vivre.

**

Mais fut-ce bien une vie qu'elle mena ainsi durant trois mois ? Ne fut-ce pas plutôt un rêve, où il y avait du soleil, du vent, de la bonté, de la netteté et de la tendresse ?



ITA RINA (Tonischka)

Un rêve où le prince charmant s'appelait Jean et était laboureur... Tonischka essaya en vain de lutter contre l'amour qui illuminait le cœur de Jean et le sien. Doucement elle tenta de repousser l'homme et d'arrêter en lui les aveux trop ardents, mais elle ne put, hélas, un soir, empêcher ce qu'elle redoutait le plus au monde, et Jean, dont c'était l'unique but, lui demanda de l'épouser.

Alors Tonischka poussa un grand cri et courut dans sa chambre.

Une heure après, il y avait dans l'ombre bleue de la nuit une petite silhouette qui s'enfuyait, une valise d'osier à la main, avec, sur elle, un tailleur noir, des bas de soie, un boa et un chapeau à fleurs.

**

Les trois ombres se profilaient sur les murs sinistres de la prison. Marchant à travers d'interminables couloirs, Tonischka tremblait.

Furtivement, elle regarda les deux hommes qui l'accompagnaient. Rébarbatifs, mais polis, ils étaient venus tout à l'heure dans la triste maison de joie où vivait Tonischka. Leurs gros souliers, leurs moustaches et leurs chapeaux de feutre dur composaient la silhouette classique de l'inspecteur de police. Ils avaient demandé qu'on rassemblât le pauvre troupeau des filles qui vivaient là du plaisir qu'elles



donnaient aux hommes. Tonischka était venue, comme les autres, elle, la plus belle, la plus jeune, la plus aimée, et comme les autres, elle avait entendu l'effroyable proposition. Un condamné à mort, à la veille de son exécution, demandait qu'une femme voulut bien lui tenir compagnie pour sa dernière nuit.

Tout ce qui restait de respect humain, de joie de vivre, de religion, de moralité et de superstition dans l'esprit vicié des misérables s'était révolté. Elles avaient toutes refusé...

Et Tonischka, qui n'avait plus de raison de vivre, Tonischka, dont le cœur et l'âme étaient brisés, avaient accepté, n'écoutant plus que l'appel à la pitié d'un être humain, comme elle, et qui allait mourir.

Marchant à travers les interminables couloirs, Tonischka tremblait, non parce qu'elle regrettait son acte de bonté, mais parce qu'elle se souvenait à cette heure terrible du pur amour qu'elle éprouvait encore.

Elle entra donc dans la cellule où l'attendait le condamné et, à cette minute seulement elle fut en face de la vérité. De

peur, elle croisa sur sa robe décolletée son pauvre manteau à carreaux, et attendit.

L'homme s'approcha d'elle, à pas lents, pesants, douloureux ; il marchait courbé en avant, le dos voûté, comme entraîné vers le sol par le poids de ses mains qui avaient étranglé. Sa bouche ouverte, aspirant fortement, ses yeux bovins regardaient Tonischka, hébétés et furieux. Il eut, brutalement, un grand geste du bras et Tonischka faillit pousser un cri. Mais l'homme ne la toucha pas. Il dit simplement :

« J'ai demandé une femme. Pourquoi es-tu venue ? »

C'est alors que Tonischka sut qu'elle n'avait plus rien à craindre, et un immense élan de pitié, de bonté, de tendresse, la porta vers lui. Elle lui prit une main qu'il ne retira pas, mais qui semblait, dans la sienne, comme une chose déjà morte. Elle chercha quelque chose à lui dire et ne trouva rien. Seulement elle demanda :

— Votre mère ?

Et il répondit :

— Je n'en ai plus.

Tonischka haussa les épaules avec lassitude puis, elle eut une idée. Dans sa poche, il y avait une petite poupée mécanique que lui avait donnée un de ses amants, Plouck, le colporteur.

C'était un petit lutin qui, lorsqu'on le remontait, tournait sur lui-même, les bras en avant. Vivement elle le mit sur la table et força l'assassin à le regarder. Il eut un pauvre sourire douloureux, puis il regarda le joujou fixement. Ses traits se détendirent, changèrent d'expression. Les coins de ses lèvres tremblèrent, et sous les sillons qu'avaient creusés dans ses joues les souvenirs et les remords, deux larmes coulèrent.

Et ces deux malheureux êtres envers qui la vie avait été plus criminelle qu'ils ne l'avaient jamais été eux-mêmes, pleurèrent



ainsi toute la nuit sur eux, sur leurs malheurs et sur leurs pitoyables bonheurs...

.

Tonischka vivait maintenant le plus étrange des cauchemars. Ses nerfs avaient cédé. Son bonheur manqué, la nuit passée avec le condamné à mort, tout cela l'avait secouée violemment. Elle n'eut plus la force de sourire ; ses yeux se promenaient comme toujours sur les choses de la vie ; mais elle ne les voyait plus, ces choses, que recouvertes d'un crêpe, et comme entourées d'un halo qui les estompait et leur donnait des proportions qui n'existaient point réellement. Elle devint triste et amère. Surtout retentissaient sans cesse à ses oreilles les surnoms dont l'avaient affublée ses compagnes « Veuve de pendu », « Môme Potence »... Telles étaient les injures dont on l'accablait maintenant. Sa tristesse ne faisait qu'envenimer les choses, et son geste n'ayant été compris par aucun, Tonischka devint un objet de répulsion et l'on fuyait sa société. Elle fut renvoyée de la maison trop accueillante où elle gîtait et se retrouva dans la rue, épave à laquelle restait tout de même encore un peu d'espoir.

.

Jean, de son côté, cherchait celle qui s'était enfuie, il ne savait pourquoi. Il vint à Prague, tenta des démarches, mais ce fut en vain. Puis un jour, dans une fête foraine, il vit un boa de plumes et deux yeux noirs qu'il connaissait bien. Il bondit, et les yeux noirs semblèrent avoir peur, mais il rattrapa Tonischka, l'enleva, l'emporta, criant victorieux : « Cette fois-ci, on se marie ». Et Tonischka, qui avait assez de souffrir, ne résista pas au bonheur qui revenait à elle.

De retour dans son village, les fiançailles furent décidées.

.

La vie est comme une femme qu'il faut parfois prendre de force lorsqu'on veut la posséder. Tonischka ne le savait pas et son bonheur fut de courte durée. Le destin voulut que Plouck, le colporteur, passât dans le village en fête. Il vit Jean, essaya de lui placer des objets qu'il vendait, et entendant le nom de Tonischka, conta, au milieu des buveurs attentifs, l'histoire d'une jolie fille qui se nommait ainsi.

Plouck n'était pas un mauvais homme, et de plus, il avait eu beaucoup d'affection pour la petite prostituée. Ne connaissant pas le lien étroit qui unissait les deux Tonischka, il n'eut aucun scrupule à raconter sa bonne fortune, en même temps que l'épisode de la prison, qui fit une grosse impression. Sans doute, si l'aventure se fut terminée-là, le bonheur de Tonischka n'eut pas été en danger, mais Plouck, instrument inconscient de la fatalité, sortit de sa valise un portrait de Tonischka. Et Jean le vit.

Il en eut honte, tout d'abord, comme d'une flétrissure, puis son cerveau vacilla. Il sortit, les pensées brouillées, avec devant ses yeux des images meurtrières qui affolaient ses sens. Suffoqué, étouffé, de



rage, de colère, de chagrin, il souffleta Tonischka de la suprême injure et cria, à bout de forces et de volonté : « Môme Potence ».

Pendant toute sa vie Tonischka avait souffert ; à chaque instant de douleur elle pensait avoir atteint les limites des possibilités humaines. Malheureusement, la souffrance est l'unique chose qui ne se mesure point et dont les limites sont inconnues. Elle le sut à cette minute et pensa en mourir.

.

Mais on ne meurt pas de chagrin.

Elle retourna à Prague et attendit la mort qui ne venait point. Elle tomba de plus en plus bas, devint laide et cynique. Un être qui aurait suivi sa vie de près aurait remarqué l'espèce de jouissance malsaine qu'elle avait à marquer les nuances de sa dégradation. Elle découvrait une sorte de joie intérieure et sauvage à s'avilir, et à faire d'elle la loque dont n'avait pas voulu le bonheur. Puisqu'elle devait être et rester parmi les laissés pour compte des soldes de vies humaines, elle le serait, pensait-elle, jusque dans les plus ignobles détails.

Pour vivre, Tonischka dut vendre la robe de fiançailles, son unique trésor que lui avait donné Jean. Puis elle alla dans un bouge où elle retrouvait des misérables qui la valait et au milieu desquels elle pouvait boire.

Pour quelques sous ou pour un verre de vin, elle racontait, maintenant, aux amateurs de sensations fortes, venus tout exprès pour l'entendre, sa fameuse nuit avec le condamné. Mais elle gardait pour elle seule l'exacte, la paradoxale et poi-

gnante vérité, ce qu'elle racontait était œuvre d'imagination. Et les amateurs en avaient pour leur argent.

Mais Jean se trouva, un soir, parmi les auditeurs et il y eut un moment où le besoin d'agir domina en lui le désir de modération. Il se leva et Tonischka le reconnut. Elle ne comprit pas tout de suite ce qu'il venait faire-là et pensa avec terreur qu'on lui voulait encore du mal. Cependant elle n'eut qu'un réflexe, et tandis que Jean se battait dans le taudis contre les ennemis de Tonischka, d'un bond surhumain elle fut dans la rue, courant, transportée, semblait-il, par une seule volonté. Elle arriva chez le fripier où était accrochée sa robe, s'en saisit, se débattit entre les mains de ceux qui ne croyaient arrêter qu'une voleuse, puis, s'échappant et serrant contre elle la relique adorée, se remit à fuir pour rejoindre Jean. Encore une fois, le destin ne le permit pas, et une voiture lancée à toute allure, passa sur son corps.

Il y eut un attroupement, du bruit, des cris, et Jean qui n'avait pas compris courut vers la foule ameutée. Il prit Tonischka dans ses bras, la porta, lui parla tendrement et elle ouvrit les yeux. Elle ne souffrait pas, elle était heureuse ; elle appuya sa tête sur l'épaule qu'elle aimait. Tonischka vit défiler devant ses yeux toute une suite d'images douces à son cœur, douces à son corps, et confiante dans la vie qui ne pouvait plus lui vouloir de mal, puisqu'elle avait retrouvé son Jean, elle ferma en souriant ses yeux, comme pour retenir sur le bord de ses cils le bonheur retrouvé.

C'est alors qu'elle mourut. Et, sans doute, valait-il mieux qu'il en fut ainsi.

Jacqueline LENOIR.

Sonorisation

et

Synchronisation

ELECTROVOX

Passe

les DISQUES et les PELLICULES

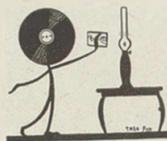
Procédés LEROY

Devis - Auditions - Démonstrations

Agence Générale d'ELECTROVOX

134 bis, rue de Vaugirard - PARIS (15^e)

Téléphone: SEGUR 58-84



sur l'Ecran...



muet

CHAINES (All.).
LES HOMMES LE DIMANCHE (All.).
CAPITAINE SWING (Amér.).
LA BRU (Amér.).
L'ASSOMMEUR (Amér.).
L'HOMME DU RAPIDE (All.).
LE SECRET DU DESERT (Amér.).
LA MAISON DES ALARMES (Amér.).

CHAINES

Réalisation de Wilhelm Dieterle
Interprétation de Dieterle, Mary Johnson
et Gunnar Tolnaës.

Ce très beau film, qui fut victime de la fougère zélatrice de plusieurs personnes, dont un de nos confrères de l'Ami du Peuple, et la femme d'un distingué personnage officiel, vient, après une interdiction assez mal justifiée, de sortir... de l'ombre, si j'ose dire, et affronte à nouveau, et sans péril, pour les tabourets du Rialto, le public parisien qui sait faire la part de l'exagération, et celle du courage.

Chaines est un plaidoyer courageux en faveur de l'adoucissement du régime pénitentiaire. Dieterle interprète dans le film qu'il brossa avec une sobre puissance, le rôle d'un jeune mari qui défend sa femme, victime des grossièretés d'un goujat. Il frappe trop fort, l'assailli tombe et se tue. Dieterle est condamné à un certain temps de prison. Il adore sa femme, l'aime d'une manière exaltée, et l'on comprend que ses sens exigeants le troublent, le tourmentent. Arrive dans sa prison un être cynique. La promiscuité de la cellule entraîne le mari modeste à des égarements charnels dont il n'est qu'à demi responsable.

Tandis que sa femme à qui un ami dévoué cherche à faire une vie plus douce succombe, elle aussi, à l'appel du désir et devient la maîtresse de son protecteur.

Quand le mari sort de prison, il est gêné devant celle qu'il sent si lointaine. Il avoue sa faute, elle confesse la sienne. Tous les deux ont menti à leur amour, à leurs serments. Ils s'asphyxient...

Chaines reste dans un ton décent, et il est remarquable de simplicité et de réalisme plein de tact. Ses interprètes, dont Mary Johnson très vibrante et le tragédien suédois Gunnar Tolnaës ne contribuent pas peu à accentuer cette impression de vécu qui intéresse.

LES HOMMES, LE DIMANCHE

Réalisation de Robert Siodmak et Edgar Ulmer
Direct.-Art.: Morris Seiler.
Prises de vues : Schuftan.
Interprétation : cinq personnages pris dans la vie quotidienne
Luna-Film

Les trois réalisateurs ont cherché dans Berlin cinq êtres jeunes, de condition modeste, et ceux-ci ont joué, une fois choisis, les mêmes personnages qu'ils étaient dans la vie : un chauffeur de taxi, une vendeuse de disques, un représentant en vins, une vendeuse de



RICHARD ARLEN
le jeune premier de l'Assommeur,
de J. von Sternberg

chaussures et une figurante. Le scénario les fait se rencontrer, dans la ville qui arrête son labeur, le samedi soir. On passe au logis du chauffeur, ami du représentant en vins, et l'on assiste à une dispute similitudineuse entre le chauffeur et son amie, Annie. Le lendemain le chauffeur, le représentant, la figurante et la vendeuse de disques se retrouvent aux bords du Lac Saint-Nicolas pour passer une journée de campagne. Le dimanche coule, rempli pour les uns par le sommeil (Annie dort toujours dans sa chambre chaude, à Berlin), par le sport pour d'autres, et surtout par l'amour et la jalousie. Dans la ville ceux qui ne peuvent partir, eux aussi, sortent dans les promenades, s'accourent aux balcons. La journée terminée, les citadins rentrent dans leur ville, et le lundi revient, ramenant la semaine ordinaire, le travail monotone, et aussi l'espoir du dimanche prochain.

Il y a là un essai souvent réussi de réalisme familial, cordial, de vie populaire, de « populisme » comme dirait André Thérive. Des vues de Berlin au crépuscule, la manifestation de l'existence de cette grande capitale, la ruée des Berlinoises vers les campagnes et les plages, le panorama de la ville grouillante de monde, les rapports entre le dimanche traditionneliste et vain des gens qui suivent des fanfares militaires et le dimanche des jeunes générations, passé en plein air, à faire du sport, sont très simplement indiqués, mais d'une grande puissance de révélation.

Les Hommes le Dimanche (vive dimanche), est photographié avec goût et art. Les cinq personnages sont joués naturellement, sans effort, avec même une grande sensibilité.

sonore

LA TENDRESSE (Fr.).
FROIKA (Russ.-All.).
LA JUNGLE D'UNE GRANDE VILLE (Tchéco-Français).
MADINETTES (Tchéco.).
LE DERNIER MASQUE (Tchéco.).
PRIX DE BEAUTE (Fr.).
LE MIRAGE DE PARIS (Amér.).
QUAND NOUS ETIONS DEUX (Fr.).
ROBINSON JUNIOR (Fr.).
DE FEMME A FEMME (Angl.-Amér.).
SKETCHES PARLANTS (Français).
LA PETITE PARADE (Fr.).

LE CAPITAINE SWING

Avec Claire Windsor, Victor Mac Laglen
et Clyde Cook (Dudule)
Fox Film

Un chauffeur de navire devient amoureux d'une belle passagère aperçue au cours d'une escale. Il se charge d'une commission pour la ville maritime où ils abordent. Mais la commission est anti-légale. Notre chauffeur, s'en aperçoit vite, baxc, rue dans les brancards et fait arrêter une bande de voleurs, y compris sa belle séductrice. Et il reviendra dans les bras de sa fidèle maîtresse.

Bon film américain joué nerveusement par le bon costaud Mac Laglen, accompagné de Clyde Cook, artiste sensible, aux yeux de chien fidèle.

LA BRU

(City Girl) de Murnau
Interprétation de Charles Farrell,
Mary Duncan
Fox Film

C'est l'aventure d'une petite servante de brasserie qui abandonne la ville pour se marier avec un gars de la campagne. La servante est méprisée par son beau-père, détestée, et on la pousse presque dans les bras d'un ouvrier agricole venu là pour la moisson. Elle est honnête et repoussera le garçon, mais voudra partir puisqu'on ne l'aime pas. Son mari la rattrape et la ramène, et son beau-père l'accueillera cette fois tendrement.

Comme on le voit, le scénario est très dépouillé, point décoratif. Il fallait un grand talent pour animer ces personnages, pour leur donner du relief. Mary Duncan et Charles Farrell, sous la direction magistrale de Murnau, ont vécu voluptueusement ou sévèrement leur roman d'amour paysan. De belles images nous introduisent dans un milieu austère, dans un cadre sans élégance et sans sourire. Par contre, il a su exprimer toute la fatécie animation de la ville avec ses boutiques illuminées, ses rues grouillantes, sa vie rapide et brisante.

Le contraste entre la ville et le calme un peu morne des champs est remarquablement dessiné. Le film a de grandes qualités, si toutefois l'on oublie que Murnau a aussi fait l'Aurore, cet éblouissement.



DOLLY DAVIS et JEAN MURAT dans Le trou dans le mur

L'ASSOMMEUR

Paramount

Réalisation de Josef von Sternberg
Interprétation de George Bancroft, Fay Wray,
Richard Arlen et Fred Kohler

Sternberg aime à camper des créatures de vice et de crime régénérées par l'amour. Son « assommeur » est naturellement George Bancroft.

Jusqu'à la fin nous croyons que ce criminel, trahi par la femme qu'il aimait, tuera, dans la prison où ils sont voisins de cellule, le fiancé de cette femme qu'il a fait condamner pour un vol suivi de meurtre alors que le jeune homme est innocent. Mais non, Jim Bancroft n'osera, ne pourra donner le coup de poing fatal et marchera vers la chaise électrique, suivi par le seul être qui l'a aimé sans restriction : un petit chien errant.

Sternberg dirige sans faiblesse, et son film est parfois d'une intense émotion. Mais nous le voyons muet, et c'est un film qui fut parlant 100 p. 100. Cette amputation des bruits et du langage enlève les trois quarts de son émotion à l'œuvre qui manque de souffle et d'expression.

Bancroft joue ici plus humainement encore, et il y a un petit chien aux yeux tendres qui vous tirerait les larmes des yeux...

L'HOMME DU RAPIDE

Luna Film

Réalisation de Richard Loewenbein
Interprétation d'Igo Sym, Oscar Beregi,
Ossi Oswalda et Vivian Gibson

Du genre plaisamment international, cette aventure sentimentale-policier commence dans un hôtel de Gad Gastein, se continue sur un rapide, au wagon-lit, et se dénoue à Vienne, dans le cadre élégant et fané de la vieille ville des Habsbourg.

Parce que Alice Cremer a soif de liberté et veut aller à Vienne étudier la peinture, un jeune inconnu qui l'admire la suit également.

Il la débarrasse d'un espion que sa mère, la richissime Mrs Cremer avait posté, en volant la nuit des bijoux à une voyageuse et en les glissant dans la poche de l'espion. Alice Cremer



LILIAN GISH et RALPH FORBES dans l'Ennemi

est flattée mais repousse les services de ce trop séduisant voleur. Elle entre comme élève chez le peintre Haussmann, et pour venir en aide à la jeune femme de son maître, poursuit par la rancune d'un acien amant, elle fait appel à la « dextérité » de l'inconnu pour voler les lettres compromettantes de Magda Haussmann. L'intrigue s'arrête-là. Alice apprend que son amoureux n'est pas un voleur, mais un romancier policier, et elle lui laisse voler son cœur.

Aventure banale, gentille, pimpante, très bien montée, pourvue de luxe et de variété. Igo Sym a de la race et du charme, et les autres interprètes sont excellents, surtout le grand comédien Oskar Beregi.

LE SECRET DU DESERT

Avec le chien Flambeau, Johnny Walker
et Mildred June

Excelsa Film

Un homme est tué sur le chemin de sa mine d'or. Son chien a vu le meurtrier. Le frère de l'assassin jure de le venger. A la ville il s'éprend d'une jeune fille, et le chien reconnaît, dans le tuteur de celle-ci, le meurtrier. Il le dénonce à sa manière, et le vengeur vient trouver le misérable qui le fait enlever par ses complices et emprisonner dans une cabane à laquelle il met le feu. Mais le bon chien délire son nouveau maître, la police arrête les complices et le chien termine son œuvre en sautant à la gorge de l'assassin qui tombe dans un abîme.



Marcelle JEFFERSON-COHN (Marcelle Chantal)
dans *La Tendresse*

LA MAISON DES ALARMES

Avec Margaret Livingstone,
Noah Beery
Excelsa Film

Réalisation honnête, et interprétation suffisante avec le beau chien souple et musclé Flambeau et les artistes humains qui lui sont plutôt inférieurs.

Dans une maison assez triste, règne l'épouvante. Une criminelle s'y cache comme sergente, et un voleur de l'ancien propriétaire lui permet de garder ce refuge. Pourtant on la découvrira et les jeunes habitants de la maison respireront.

Ce film est d'une formule très vieillotte et mal réalisé. Le talent de Margaret Livingstone sauve son personnage conventionnel.

LA TENDRESSE

Réalisation de André Hugon
d'après la pièce d'Henry Bataille
Interprétation de Marcelle Jefferson-Cohn,
Dubose, J. Noguéro et Jean Toulout
Pathé Natan

On n'aime ou l'on n'aime pas le théâtre de Bataille. Mais cette pièce mélancolique, forte et déchirée de passion qui s'appelle *La Tendresse*, ne connaît pas beaucoup de détracteurs. André Hugon a fort habilement transposé l'œuvre sur le plan « cinéma parlant », et en a fait un film émouvant, parfois un peu languissant dans son rythme, mais qui se rattache en scène dialoguée de la plus cuisante émotion.

Un académicien aime son interprète, la belle Marthe Delières. Il en est tendrement aimé,

mais quand il a la révélation que Marthe a un jeune amant, il la chasse de sa vie. Un an plus tard, brisé, malade, vieilli, regrettant la douceur de la présence, il acceptera le beau et pur sentiment que celle qui a des sens ne peut que lui offrir : *La Tendresse*.

Jean Toulout et Marcelle Jefferson-Cohn ont joué avec personnalité et des inflexions sensuelles cette lutte passionnelle. La scène de la rupture comptera comme un des meilleurs morceaux du cinéma parlant.

TROIKA

Réalisation de W. Strichewski
Interprétation de Z. H. Schletow, Helen Steels,
Michel Tschékow et Olga Tschékowa
Pax-Film

Film russe : Voilà un mot que l'on voit souvent écrit. Jamais à aucun moment, il n'a été si noblement, si justement employé.

L'aventure banale et pathétique du cocher de troïka remarqué par une belle comtesse, devenant son amant d'un jour, obsédé par cette conquête, et abandonnant sa femme et son enfant pour aller vers ce mirage ; cette aventure est d'un ton mélancolique et poignant qui ne s'aide d'aucune emphase de geste ou de style. L'histoire finit tragiquement. L'enfant du cocher meurt dans la neige. La mère, folle de douleur, entre au couvent. Le cocher revenu de sa griserie trouve son foyer dévasté. Il se venge en entraînant dans une course vers la mort, l'inconsciente mondaine, cause de ses malheurs.

Wladimir Strichewski a réalisé un film authentiquement russe. Ce film est sonore. On entend des mélodies dites au cours d'une fête rituelle dans une maison modeste et claire. On goûte le charme poignant des airs tziganes clamés par une troupe dans un cabaret de nuit. La complainte d'un pauvre innocent au lit de mort d'un enfant, le chant tourmenté de vagabonds, les sons des cloches, les cris de folie, tout s'unit pour habiller ce film, lui donner l'apparence, l'accent même de la vie.

Beaux décors, photographies un peu sombres mais très belles. Les scènes sont menées dans un rythme vif et M. W. Strichewski se révèle aussi bon metteur en scène qu'évocat de la vie en Russie tsariste.

Il a été servi par une distribution d'élite. Adalbert Hans Schletow, Olga Tschékowa, Helen Steels, sont tous du ton le plus humain. Michel Tschékow, tragédien né, exprime avec une force simple le désespoir de l'innocent qui a faim, puis du pauvre hère qui voit mourir un petit garçon bien-aimé.

La sonorité est très belle et tout à fait en progrès sur de récents films sonores.

LA JUNGLE D'UNE GRANDE VILLE

Réalisation de Léo Marten
Interprétation de Claudie Lombard, Olaf Fjord
et Raymond Guérin
Oméga Film

Marena, modeste ouvrière, est remarquée par un riche oisif de Prague. Son amant, maître d'hôtel d'un luxueux Palace, accepte qu'elle devienne l'amie richement entretenue du jeune millionnaire. Mais bientôt il est écauré de cette ignominie et la quitte. Le millionnaire, après la mort de son père, revient à la jolie épouse qu'il délaissait pour Marena. Et cette dernière, quittée par ses amants, entrevoit la déchéance qui la mènera du somptueux palace aux cloaques de la rue.

Olaf Fjord, élégant, Claudie Lombard, très réaliste, Raymond Guérin, agréable, jouent sobrement ce film qui est sonore, c'est-à-dire qu'on y entend une excellente orchestration bien adaptée aux scènes.

MIDINETTES

Réalisation de Premysl
Interprétation de Zéniskova (Mania),
Théodore Pistek, Karel Lamac et Rhon
Oméga Film

Le jeune réalisateur tchèque a fort adroitement réalisé une comédie sentimentale et burlesque où joue une petite actrice de grand mérite dont ce sont là les débuts remarquables.

L'aventure de la petite ouvrière couturière adoptée par sa patronne et qui aime celui qu'elle prend pour un garçon boulanger est fort preslement enlevée par Mania Zeniskova, Karel Lamac et Théodore Pistek, ce dernier très amusant.

LE DERNIER MASQUE

Réalisation de Karel Lamac
Interprétation de Joseph Rovensky,
Marcella Albani, G. Jacquet et Walter Rilla
Oméga Film

Les vies d'homme de théâtre émeuvent toujours. Karel Lamac, habituel metteur en scène de la trépidante Anny Ondra, et qui fait si bien les films gais, a rompu avec la tradition et réalisé un drame pathétique s'apparentant assez à *Quand la chair succombe*, de Victor Fleming.

Un acteur qui n'a pas de succès, Ivan Christen, soupçonne sa femme de le tromper. Un cambriolage a lieu, on accuse Christen, dont le corps tombe à la rivière au cours d'une chasse à l'homme. Mais Christen n'est pas mort. Il devient une épave humaine, apprend par son jeune rival qu'un malentendu a brisé sa vie. Il ne veut pas troubler le bonheur de sa femme et s'éloigne. Il se tue.

Joseph Rovenski est en passe de surpasser Jannings dans des rôles similaires. Il a joué Christen avec une puissance sans grimaces. Le film est très vigoureux, très émouvant, et tous les interprètes, même Marcella Albani, toujours si froide, ont tenu leurs rôles avec conscience. Walter Rilla est tout à fait sincère et sensible.

PRIX DE BEAUTE

Réalisation de Génina
sur une idée de René Clair
Interprétation de Louise Brooks,
George Charlia et Jean Bradin
Sofar

Lucienne, dactylo du Globe, est choisie comme Miss France au cours d'un concours de beauté. Elle part pour San-Sébastien, et là est nommée Miss Europe. Son amant, un modeste typographe, vient la chercher. Elle l'aime et le suit, reprenant son existence morne. Mais un soupirent vient la tenter avec l'offre d'un magnifique contrat cinématographique. Elle regrette le luxe, les hommages, et laisse celui qui l'aime pour aller vers la vie dorée, la vie facile. Dans la salle de projection de la firme qui l'engage, son image chante et charme. Le petit ouvrier, fou de douleur depuis son abandon entre, ce soir-là, et tue sa maîtresse.

Dans l'affolement général, le film continue à tourner, enoyant dans l'air la voix émouvante et tandis que la petite morte git toute pâle, son image rayonne et vibre sur l'écran. Œuvre émouvante, serrée, pathétique, d'une puissance d'expression contenue, jouée et menée avec un même désir de faire humain. *Prix de Beauté* est un des meilleurs films parlants français de l'année. La fin restera comme la plus belle trouvaille de ce nouvel art de paroles et d'images.

Louise Brooks est charmante, un peu passive, mais George Charlia joue avec une déchirante humanité. Jean Bradin a le chic nécessaire mais peu de tempérament. *Prix de Beauté* contient de jolis airs, des trouvailles sonores, et son air, leitmotiv gra-



L'ARRIVEE D'IRENE BORDONI A PARIS...

Irène Bordoni, la grande favorite du music-hall parisien est de retour !... L'infidèle nous avait quitté pour aller en Amérique, dont elle est devenue la citoyenne.

Irène Bordoni est corse. Elle a débuté au music-hall à l'âge de 13 ans et a connu le succès avant 20 ans !...

Après plusieurs années de succès au music-hall, Irène Bordoni vient de tourner un film sonore, *Le Mirage de Paris*, partiellement en couleurs.

La présentation corporative de ce film a eu lieu le 28 mai 1930, à la Salle Pleyel.

cieux, est de Sylviano: *Je n'ai qu'un amour, c'est toi*. Il est chanté par Hélène Regelly, qui double Louise Brooks pour la voix, et a un timbre cuivré et une très belle voix harmonieuse. La musique est de Sylviano et Wolfgang Zeller.

LE MIRAGE DE PARIS

Avec Irène Bordoni, Jack Buchana
et Zasu Pitts
Réalisation de Clarence Badger
Warner Bros

Notre compatriote, la jolie corse Irène Bordoni, qui est l'idole de Broadway depuis des années, a tourné un film sonore et chantant qui fut parlant 100 p. 100 en Amérique) dont nous venons d'avoir la primeur ces jours-ci. C'est évidemment un film mutilé, car on n'entend que quelques phrases parlées en fran-

çais au cours d'une scène burlesque, et quelques chansons, soit en anglais, soit en français, nous rappellent que Mlle Irène Bordoni a une des plus belles voix de music-hall qui soient.

Irène Bordoni joue ici une actrice française fiancée avec un jeune américain très puritain, et qui aime inconsciemment son partenaire. La mère de l'américaine flirte outrageusement avec le partenaire, se fiance avec lui, pour éveiller la jalousie de l'actrice. L'actrice mord au piège, et tout finit pour le mieux. La mère américaine triomphe, peut faire marier son fils avec une jeune compatriote, et l'actrice tombe dans les bras de son partenaire.

Scènes allégres, souvent cocasses, parfois un peu chargés, *Le Mirage de Paris* possède une partie importante toute en couleurs. Ce sont les scènes d'une somptueuse revue qui enchantent et l'œil et l'oreille, car on y entend Jack Buchana, excellent chanteur américain, et Mlle Bordoni.



Une originalité :
JOAN ARTHUR présentant son propre masque

QUAND NOUS ÉTIIONS DEUX

Réalisation de Léonce Perret
Interprétation d'Alice Roberte,
Maurice de Canonge, André Roanne
et Suzy Pierson
Aubert Franco-Film

Un roman de Huguette Garnier nous raconte l'aventure banale et charmante, familière pour tout dire, de deux époux : un romancier et sa charmante femme, qui sont désunis par la venue brillante d'une rivale. Mais l'amour reviendra, après un drame imaginé qui montrera au volage époux le vrai chemin du bonheur.

Le dialogue de *Quand nous étions deux* n'est pas toujours de très bon goût, mais certaines phrases un peu ridicules ont été supprimées. L'ensemble du film n'a point une grande classe. Ce film, essentiellement fait pour un public très populaire, pourra remporter un certain succès. Mais il est dommage que le roman sincère d'Huguette Garnier n'ait pas été mieux adapté au film parlant.

Mme Alice Roberte a un charme indiscutable mais elle a encore quelques maladresses dans sa diction, et André Roanne fait regretter ses rôles muets. Suzy Pierson dit plus juste et joue avec agrément. M. de Canonge donne, par son accent, une allure cocasse aux scènes qu'il joue.

ROBINSON JUNIOR

Réalisation d'Alfred Machin
Avec le petit Clo-Clo
Gaston Caval

Film d'animaux dressés mais où l'on ne sent pas trop le dressage. Les animaux ont l'air de s'amuser et de vivre tout naturellement. Bravo !

La sonorisation fait entendre avec une libre fantaisie les cris des diverses bêtes qui interprètent ce songe d'un petit garçon, songe rempli d'animaux fantastiques.

On pourra faire un sort enviable à cette production d'un genre qui a son public, mais aussi ses détracteurs.

DE FEMME A FEMME

Réalisation de Victor Saville
Avec Betty Compson, Juliette Compton
et Charles Barraud
Victoria Film

Film tourné moitié en Angleterre, moitié en Amérique, *De Femme à Femme* possède, dans sa version présentée en France, des chansons en français et une scène baragouinée dans notre langue. Le film est très moyen.

Betty Compson joue une chanteuse qui retourne à Londres un officier anglais dont elle eut un enfant, à Paris, pendant la guerre.

L'officier est marié, il voudrait avoir son fils. Comme sa femme refuse de divorcer, la danseuse-chanteuse se sacrifie. Elle danse alors qu'elle était cardiaque et meurt. Son fils portera le nom de son père.

Comme on le voit, ce scénario est d'un arbitraire plutôt rare. La mise en scène et la sonorisation du film sont d'égale valeur. Ni bien, ni mal.

Mme Betty Compson a, heureusement pour elle, joué *Les Damnés de l'Océan*, et son interprétation de *De Femme à Femme* n'ajoute rien à sa gloire. Charles Barraud est strict, un peu froid, et Mme Compton possède l'air désagréable qui convient au rôle.

QUELQUES SKETCHES PARLANTS

Paramount

Cinestudio Continental a tourné des sketches parlants français avec Dorville, Saint-Granier, Boucot, et chantés, avec Lucienne Boyer, Jeanne Brazine, etc...

Ils sont plus ou moins réussis, mais leur succès auprès du public ne se dément pas. Ce qui prouve que l'opinion tout artistique ne prévaut pas sur certain succès dû à la curiosité.

LA PETITE PARADE

de Ladislav Starévitch
Gaston Caval

Le patient animateur de films d'automates a, en sonorisant *La Petite Parade*, augmenté la valeur de ce conte de fées en images. La musique est charmante, pleine de cocasserie, d'humour et d'harmonie. Elle est de M. Lévine qu'il faut bien féliciter ici.

La Petite Parade, film de jouets animés est, maintenant, une exquise fantaisie où les images et les sons se fondent avec un équilibre enchanteur.

Georges CLARE.

LES EXCLUSIVITÉS SONORES et PARLANTES du MOIS

Le mois qui vient de s'écouler a été marqué par l'apparition de plusieurs films parlants et sonores qui accusent des progrès notables sur leurs devanciers. Nous voulons parler ici de *Sous les Toits de Paris*, de René Clair, de *Mon Gosse de Père*, de Jean de Limur et enfin du *Spectre Vert*, que Jacques Feyder nous envoie d'Amérique.

Mon Gosse de Père, succédant à *Mari-vaux à la Nuit est à Nous*, qui reste malgré tout un des sommets du film parlant, par ses qualités cinématographiques, est, au point de vue vocal, fort bien enregistré. Ce film constitue un spectacle qui, sans être d'une originalité farouche, se voit et s'écoute avec plaisir. Il y a trop de premiers plans, il n'y a même presque que cela, et le manque de champ finit par causer une impression de manque d'air assez fâcheuse. Déjà l'écran sonore, presque carré, n'est pas joli, joli. Si l'on ne prend pas soin de varier un peu les angles, les images acquièrent, à la longue, une certaine monotonie dont il faut se méfier.

Le Spectre Vert est un grand film plein de qualités dans son genre. Vous connaissez la règle du jeu en fait de film mystérieux. Il s'agit d'égarer le spectateur et de lui donner le frisson par des moyens toujours identiques, mais absolument infaillibles. Il faut que le public soupçonne tous

MARY BRIAN



Mary Brian est née à Corsicana, dans le Texas. Fille de Taurence et de Louis Brian, elle perdit son père à quatre ans et fut élevée au ranch d'un oncle qui habitait plus à l'ouest. Quand elle eut douze ans, sa famille déménagea au Dallas, où Mary alla à l'école. Dès son enfance, elle marqua des dispositions exceptionnelles pour le dessin et elle dessinait tous les costumes d'exposition au gymnase en assurant à sa mère — à six ans — qu'elle serait artiste de cinéma. Et cette idée ne la quitta point, si bien qu'elle parvint, étant devenue jeune fille, à décider sa mère à passer un été à Hollywood afin de voir de près les possibilités de tourner. Elles louèrent un bungalow à Ocean Park. A ce moment, s'ouvrait un concours de beauté et Mary fut une lauréate. Cela attira l'attention de M. Albert Kaufman, Directeur alors de deux théâtres de la Paramount à Los Angeles. M. Kaufman envoya Mary chez Herbert Brenon qui cherchait une vedette pour « Peter Pan ». Après dix minutes d'entretien, Mary avait son premier contrat : c'était la carrière ouverte.

Mary habite Hollywood avec sa mère et son frère aîné Taurence. Belle artiste aux yeux bleus et aux cheveux châtains, qu'elle vient de couper récemment, c'est maintenant la vedette la plus populaire et la plus favorite aux studios Paramount. Elle dessine la plupart de ses robes et aime les couleurs vives, mais sa couleur préférée est le vert. Vert, couleur d'une espérance devenue pour elle une des plus agréables réalités.

gés que le strict minimum. Il a eu des trouvailles sonores. De toute évidence, il nous doit un chef-d'œuvre bientôt.

Mais la prochaine fois, qu'il arrête son choix sur une musique un peu plus « musicale ». René Clair qui a écrit de remarquables articles sur « Broadway-Melody » devrait se souvenir de cet exemple.

Raymond BERNER.

les personnages les uns après les autres. C'est une mathématique qui, au fond, n'a rien à voir avec l'art. Cette production doit être considérée comme un divertissement de la part de Feyder qui est assez adroit pour réussir dans tous les genres. Qu'il ait mené à bien sa petite affaire policière, ce n'est pas pour nous étonner. Ce qui m'étonne, c'est que la presse le loue davantage pour ce film que pour *Le Baiser*, que beaucoup de journalistes ont boudé. Il y avait pourtant dans *Le Baiser* — film aussi peu cinéma que possible, d'ailleurs — des choses beaucoup plus remarquables que dans le *Spectre Vert*. Ce dernier se recommande surtout par un enregistrement sonore vraiment étonnant et une reproduction parfaite. Notons aussi l'adroite façon dont les chants ont été incorporés à l'action. Ils sont d'ailleurs magistralement interprétés. Il y a notamment : une basse, qui rappelle par son ampleur, les fameuses contrebasses russes qui atteignent des profondeurs extraordinaires. La perspective sonore est aussi admirablement réglée. Jacques Feyder en est-il entièrement responsable ? Si oui, quel est alors le rôle du spécialiste du son ?

Loïn de nous la pensée de diminuer la valeur de l'œuvre de Feyder qui nous prouve, avec son *Spectre Vert* qu'il est capable, maintenant, possédant parfaitement la technique du parlant, de nous montrer esthétiquement ce qu'il peut en faire. Feyder n'a pas fini de nous étonner. Et il a donné le ton d'une façon remarquable à tous ses interprètes. Luguet est charmant ; mais ses partenaires font un peu comparés. Cela ressemble légèrement aux représentations de Silvain dans les théâtres de la périphérie.

J'ai gardé pour la fin l'œuvre de René Clair. *Sous les Toits de Paris* est un film dans lequel on rit certainement plus que dans le dernier Buster Keaton, que j'ai trouvé lamentable, et au moins autant que dans le dernier Harold Lloyd. C'est que les trouvailles y abondent, charmantes et d'une finesse qui enchante. Mais en fin de compte, ce film ne donne pas une impression satisfaisante, car il se mêle tout à coup d'avoir un scénario. C'est à ce moment-là qu'il faiblit.

Expliquons-nous. La bande de René Clair est une suite de gags extrêmement spirituels, caricaturaux, humoristiques. On y reconnaît le style du créateur du *Chapeau de paille d'Italie*. Pourquoi faut-il que la psychologie du personnage central soit molle, hésitante ? La petite Pola Illery y joue un rôle sans caractère, quelque chose qui n'est pas achevé, ni bon, ni mauvais, ni généreux, ni aventurier. Tous les épisodes sont parfaits. C'est le fil qui les relie qui est trop ténu. Avec René Clair, on a le droit d'être difficile et de chercher des subtilités. Son film n'est composé que d'excellentes choses et pourtant il n'est pas excellent. Trop d'idées de détail, manque de ligne directrice. L'action s'égaré en méandres, fait des fausses fins.

Mais il faut louer sans réserve la technique de ce cent pour cent, qui ne l'est pas le moins du monde. René Clair a eu la coquetterie de ne faire parler ses personna-

Le Théâtre des Folies-Dramatiques devient un Cinéma

Sans changer de nom, le théâtre des Folies-Dramatiques s'est transformé à grande allure pour devenir un cinéma sonore et parlant.

Les modifications de la salle ne sont pas d'une petite importance. D'abord, les avant-scènes sont tombées, puis tous les fauteuils ont été changés, la salle a été dotée d'un système de ventilation, et des tapis sont installés partout.

Le théâtre des Folies-Dramatiques, créé pour la musique, est donc retapé à sa première destination. Son excellent acoustique semblait le vouer au film parlant. D'ailleurs, l'installation sonore a été particulièrement soignée par les directeurs qui ont voulu, avant tout, créer une salle irréprochable au double point de vue de la sonorité et du confort.

L'écran, placé en retrait, de six mètres, est encadré d'une armure de célotex qui rabat le son vers la salle. Les appareils sonores, dont on dit merveille, sont des Thomson-Houston, d'un système nouveau, et dotés de haut-parleurs Rice-Kellog, au nombre de six. La cabine fait la projection sous un angle très faible, et sans aucune déformation.

Paris et les boulevards comptent donc une salle sonore de plus, une salle à la fois populaire et excellent de 1.500 places, qui aidera à la diffusion du film sonore et parlant.

R. B.

Chéz Électrovox

« Electrovox » (134 bis, rue de Vaugirard), vient de mettre au point un appareil de synchronisation pour disques et pellicules (Procédés Leroy).

Cet appareil simple, robuste, indéformable, peut s'adapter sur n'importe quel projecteur. La facilité d'accès de tous les organes en permet l'emploi par l'opérateur le moins averti, sans aucune étude spéciale.

C'est bien là l'appareil attendu par les directeurs de salles pour sa haute qualité, sa sécurité d'emploi et son prix accessible à tous.

UN BEAU DÉBUT

Le succès de la première présentation de M. G. Caval a dépassé toutes les prévisions.

La somptueuse salle du théâtre Pigalle était insuffisante pour recevoir le public nombreux qui se pressait à cette représentation.

C'est qu'on connaît M. Caval et l'on sait que ses sélections ne peuvent être que de qualité.

En effet, le programme de cette présentation a reçu, de la part des directeurs venus très nombreux, le meilleur accueil. « Autour d'un Bar », les fragments de « Paris qui Charme » et surtout « Fantôme du Bonheur », tiré de l'œuvre de notre éminent collaborateur Alfred Machard, ont été chaleureusement applaudis. Voilà pour M. Caval un bien heureux début et bien digne de lui.

MON BÉGUIN

Sous ce titre, délicieux comme un rayon de soleil printanier, Louis Nalpas va éditer le film primitivement annoncé sous celui de « Miss Lohengrin ».

Ce sera évidemment un film sonore et chantant dont la synchronisation a été faite au studio de Billancourt par le procédé L. N. A. La distribution comprend, on s'en souvient, avec Mary Glory, qui en est la vedette : Enrico Benfer, Deneubourg, Max Lerel, Hamilton, etc.

Un scénario attachant, de l'esprit, de la grâce et le charme de Paris, tels sont les éléments que réunit ce film pour plaire au public.

D'un pays...



...à l'autre

EN YUGOSLAVIE

« LA PECHERESSE SANS PECHE »
premier film national yougoslave
(De notre correspondante particulière.)

Belgrade, mai 1930. — Voici un événement qui fera date dans l'histoire du cinéma yougoslave. Il s'agit de la présentation au Cinéma Casino, à Belgrade, de la *Pêcheresse sans péché* (traduction littérale : « La pêcheuse dépourvue de faute »), qui est le premier grand film national yougoslave, uniquement interprété par des acteurs belgradiens.

Son auteur, M. Novakovic, est un débutant qui, pour son coup d'essai, a réalisé un véritable coup de maître. Le fait est d'autant plus remarquable que la *Pêcheresse sans péché* est, pour ainsi dire, une œuvre d'amateur puisque M. Novakovic n'avait que de très faibles moyens financiers et que ses assistants et interprètes ont fait preuve du plus rare désintéressement.

Les prises de vues sont nettes et distinctes. Les acteurs professionnels et amateurs sont parfaits. L'action est vive et intéressante. Et, pour le public yougoslave, elle est d'autant plus séduisante qu'elle se déroule dans des milieux qui lui sont particulièrement familiers.

Une scène a surtout ravi les spectateurs : celle de l'idylle aux champs où se révèle une fillette de six ans, dont les parents n'ont pas voulu laisser publier le nom, mais que les Américains auront certainement tôt fait de s'attacher.

Que les réalisateurs yougoslaves persévèrent dans la voie que vient de leur ouvrir M. Novakovic, entouré de la sympathie Mlle Stanisavljevic, de la si compréhensive Mme Pavlovic, de l'humoristique Mme Jeanne Stekic et du puissant M. N. Gosic, et, comme on dit ici, « ça germera, ça poussera, c'est de notre cru ».

MORT DE M. MILOS SLAVKOVIC

M. Milos Slavkovic, directeur du Cinéma « Louxor » et co-propriétaire de « Markipo » vient de mourir.

Sa vie de probité et de travail lui avait acquis l'estime et la considération de tous.
Marie ZIVKOVIC.

EN ROUMANIE

UN GRAND GALA CINEMATOGRAPHIQUE DE BIENFAISANCE

Nous avons appris, par la voie de la presse, qu'un grand incendie a dévasté, durant les jours de Pâques, l'église d'une ville roumaine, faisant 150 victimes (femmes, hommes et petits enfants).

Pour venir en aide aux familles éprouvées, ainsi que pour contribuer au secours matériel des sinistrés du Midi de la France et d'Égypte,

la grande société cinématographique S. O. R. E. M. A. R. de Bucarest, sous la haute présidence de Sa Majesté la Reine Marie de Roumanie, a organisé une représentation de gala au Théâtre National de la capitale.

On a projeté à cette occasion le documentaire cinématographique *Le voyage de la Reine Marie en Égypte*, film contenant des vues très intéressantes d'Alexandrie, Luxor, La Vallée des Rois, Karnak, Assouan, le barrage du Nil, et celles des grandes fêtes organisées là-bas, en l'honneur de S. M. la Reine Marie.

M. Vraca, sociétaire du Théâtre National et un des premiers acteurs du cinéma roumain, a récité quelques vers de la Reine Marie.

Cette fête de bienfaisance a été honorée par la présence de : S. M. la Reine Marie, leurs Altesses Royales la Princesse Elena, le Prince Régent Nicolae, tous les Ministres, les membres du corps diplomatique, les présidents du corps législatif, les attachés militaires étrangers, les représentants de la presse, etc...

Cette soirée a eu un succès complet, surtout en raison du but bienfaisant de la S. O. R. E. M. A. R. Elle marque une date dans l'histoire cinématographique roumaine.

LA PRODUCTION ROUMAINE VA S'AFFIRMER

M. le général Georges Dabija, directeur général de la Société cinématographique roumaine S. O. R. E. M. A. R., qui a fait récemment un voyage d'études en Allemagne, Suisse et France, est resté quelques jours à Paris.

A cette occasion, il s'est mis en contact et a pris quelques arrangements avec le metteur en scène roumain M. Jean Vitiano, en vue de la prochaine production cinématographique de la sus-dite société.

Il est presque sûr que les films que Sore-

mar va éditer, d'après des scénarios dus à l'excellent scénariste roumain M. N. N. Serbanesco, vont être réalisés par M. Jean Vitiano.

M. le général Georges Dabija accompagné par M. Jean Vitiano, a visité l'Office Cinématographique d'Enseignement et d'Éducation de la Région du Nord, dont M. Louis Loucheur est Président et M. Ousellin, Directeur.

Ils ont aussi visité le studio « Gaumont », accompagnés de M. Louis Gaumont, et pris contact avec plusieurs personnalités de la cinématographie française, dont notamment M. Brezillon.

Nous sommes heureux de noter que le scénariste roumain M. N. N. Serbanesco a aussi séjourné quelques jours à Paris, et s'est tenu en rapports avec M. Jean Vitiano, dans le même but.

En outre il a engagé l'artiste roumaine qui se trouvait à Paris, Mme Hélène Zamora, pour tenir un rôle principal, dans une revue qui va être montée à Bucarest pour la section théâtrale de Soremar.

ACHATS DE FILMS

Nous apprenons que M. M. Segall, propriétaire de la vieille maison d'exploitation cinématographique de Bucarest *O. E. R.-Film*, se trouve actuellement à Paris.

M. Segall est bien connu dans la corporation, car depuis plus de quinze ans il a lancé en Roumanie un grand nombre de films avec succès.

Pour 1930, il a fait l'acquisition, sur le marché français, des films suivants, qui vont être exploités en Roumanie par *Oer-Film* : *La Fin du Monde*, d'Abel Gance; *Les Trois Masques et Chiqué*, de Pathé-Natan; *Pogrom*, *La Chanson des Nations*, ainsi que des comédies sonores avec Mickey.

AU BRÉSIL



Les Capes Noires, le grand film qui vient d'être présenté au Brésil avec un grand succès

La grande revue cinématographique roumaine « Cinéma », dont le directeur est notre excellent confrère M. Nestor Cassvan, et le rédacteur en chef M. Marcel Blossoms, nous parvient régulièrement, contenant de très intéressants articles et des clichés variés et bien réussis.

Nous félicitons nos confrères roumains, qui réussissent à donner à cette revue un caractère occidental qui les honore.

J. V.

EN AMÉRIQUE

Oscar Strauss, le célèbre compositeur de « Rêve de Valse » de « La Dernière Valse », ainsi que de « Mariette », qu'il réalisa en collaboration avec Sacha Guitry, vient de signer un contrat avec la Metro Goldwyn pour composer de la musique de film parlant.

Variety, la grande revue américaine, va consacrer son numéro de juin à l'histoire des frères Warner, pour fêter le 25^e anniversaire de leur grande firme.

Les frères Warner que nous avons eu le plaisir de voir et de connaître en France, ainsi que M. Star, leur manager général, nous sont extrêmement sympathiques, et *Ciné-Phono-Magazine* se joint bien volontiers aux éloges qu'on adresse à ces grands animateurs à qui l'on doit le prodigieux développement du film parlant.

Mais quand comprendront-ils que les agissements scandaleux et malveillants à l'égard de tous les nôtres, d'un important personnage de leur maison compromettent à Paris, un peu plus chaque jour, cette sympathie que d'autres avaient si bien entretenue jusque-là. Quand nous débarrasseront-ils de ce nasillard indésirable ?

Dans les studios de Warner Bros. First National, à Hollywood, on est en train de transporter pour l'écran bon nombre de pièces de théâtre, parmi lesquelles on peut citer : « The Dawn Patrol », « The Right of Way », « Man Crazy », « Top Speed », « The Girl of the Golden West », « The Devil Playground », « The Bad Man », etc.

On commence à tourner la version parlante du film *Le Club des Trois*, dans lequel Lon Chaney triompha il y a quelques années.

Dans ce film « L'Homme aux cent visages » nous donnera, non seulement une preuve de son grand pouvoir de transformation qui lui valut cette épithète, mais nous surprendra par l'habileté avec laquelle il peut également changer sa voix.

Dans l'histoire... étant poursuivi par la justice, il se soustrait à celle-ci en prenant l'apparence d'une vieille femme vendant des oiseaux de toutes sortes et surtout des perroquets. On l'entend alors imiter dans la perfection une conversation engagée entre la vieille femme et ses perroquets. Cette scène est entièrement parlée par Lon Chaney qui est ventriloque.

Richard Barthelmess projette un long voyage sur l'Océan, à bord de son yacht, dès qu'il aura terminé l'interprétation de *The Dawn Patrol*.

André Luguet, vedette du premier film parlant français réalisé à Hollywood « Le Spectre Vert » qui passe au Madeleine-Cinéma, va être le principal interprète de la version française de « Monsieur Le Fox », production de Hal Roach. La distribution comprendra Tania Fedor, de la Comédie-Française, récemment engagée par la Metro-Goldwyn-Mayer, Emile Chautard et Jacques Vanaire qui, tous deux, jouèrent dans le « Spectre Vert ».



DENNIS K

Ce film sera re
langués : françai
et italien. Dès
tourné dans une
bution la repren

Raquel Torrès,
qui interpréta
« d'Ombres Blar
comme vedette d
connu il y a que
« La Frontière H
Shall Meet »).

Pour le nouve
« Easy Going »
contrée des ancier
que, un train s
équipé pour servi
peu fréquenté par
porter les chevau
du film : un des
laboratoire et le
du son et de pris
gés. Des dynamo
motive chargeront
teurs de l'appareil
Les acteurs deva
gnée du train, des
transporteront le
au wagon enregis
Fred Niblo diri
comprend, outre V
qui en est l'héro
Moran.

« SONG

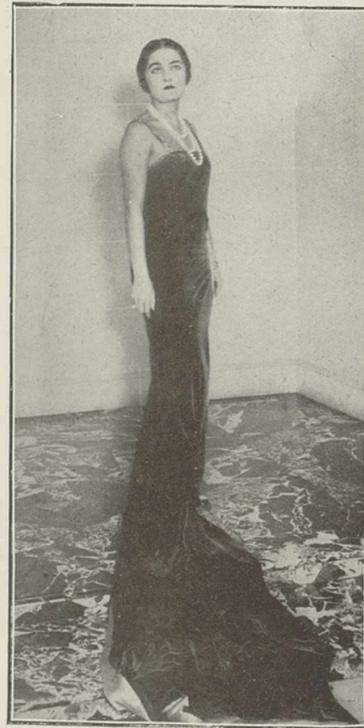
Les mouvement
ral de « Song of
Bros First Natio
été conçu à ce jo
p'oyé 4.300 barbe
rants de cette pr
Nicolas Kobliar
de ce film, affir
plus fréquemmen

LA MODE

La mode de l'écran n'est pas la mode de la ville, ainsi que le montre avec tant d'éloquence notre photographie de Mary Dolan ; c'est que le public ne se contente pas toujours de la simple réalité et lorsque nous allons au cinéma, nous devenons souvent pleins de mauvais goût, puisque nous demandons aux artistes, pour nous séduire, d'être moins chic que tapageuses.

Quelquefois l'éclat est trompeur, car telle robe splendide, vue au studio, est clinquante, en mauvais tissu, et ce qui paraissait être un très beau renard devient tout bonnement un pauvre prolétaire de petit lapin !

Mais là n'est point la question ; ce qu'il y a d'important, c'est que les vedettes d'Hollywood, après avoir tant protesté, et même formé des clubs de sauvegarde, ont fini par accepter le port de la jupe longue. Mais au fait, cette mode ne nous viendrait-elle pas plutôt de là-bas ? Il ne me souvient pas, en effet, avoir vu, lorsque la jupe courte régnait, une seule des véritables élégantes d'Hollywood, comme Eve-



Marcelle Jefferson-Cohn (Marcelle Chantal)
dans une robe du soir en velours noir

A L'ECRAN

lyn Brent, Baclanova, Gloria Swanson, et surtout Norma Shearer, arborer des jupes courtes pour le soir. Que ce fut sous forme de robe de style ou de fourreau collant, la ligne longue et souple était préférée.

Il est évident que dans cette mode, une Anita Page ou une Joan Crawford perdront la moitié de leur charme, mais soyons bien sûrs qu'elles trouveront souvent le moyen de relever leurs jupes !

Une autre mode nous vient encore d'Amérique : c'est en effet Evelyn Brent qui lança la première la manière de porter deux renards assemblés de façon à ce qu'ils forment une longue écharpe. Elle les portait de deux tons opposés, l'un des renards était blanc, l'autre noir. Nous voyons beaucoup cela à Paris actuellement. Evelyn Brent peut être fière !

Mais sans doute aimerons-nous toujours mieux en France notre simplicité, et notre souci du détail à la somptuosité extérieure des robes d'Hollywood.

Et cela n'est-il pas réellement préférable ?



Fay Wray porte ici un court man teau de lamé argent, sur une robe de satin et tulle dont le haut est brodé de perles de cristal et de strass

LA RAISON SEULE

doit guider votre choix

Il ne faut pas vous laisser séduire par un détail particulier. Réfléchissez, c'est l'ensemble qui compte et l'équilibre parfait de toutes les qualités portées chacune au maximum. Il vous faut un système sonore qui tienne ses promesses sans faillir. Il vous faut un "MELOTONE SUPÉRIEUR". Vous savez que c'est un bon appareil, vous connaissez sa grande valeur, mais vous le croyez cher. C'est que vous ignorez qu'il est construit dans une usine où tout est sévèrement contrôlé, où une organisation rationnelle et un outillage continuellement modernisé donnent un prix dont vous bénéficiez totalement. C'est donc au meilleur prix que vous pouvez acquérir cet appareil qui a déjà fait la conquête des quatre coins de tous les pays et qui s'impose de plus en plus chaque jour.

Les présentations WARNER BROS Pleyel viennent d'affirmer une fois de plus la régularité de la reproduction de
"MELOTONE SUPÉRIEUR"

"MELOTONE SUPÉRIEUR"
SYSTÈME SONORE
de la

Sté Technique de Cinéma
252, rue du Faubourg St-Honoré - P.

Téléphone : CARNOT }
33-56 à 58
64-20 à 24
88-70 et 71



A TRAVERS LES STUDIOS



LES PRODUCTIONS EN COURS

-:- Marco de Gastyne vient de commencer la réalisation de *Une belle garce*, d'après le roman de Charles-Henri Hirsch.

La belle garce, c'est Gina Manès, et sa sœur, Nana, Simone Genevois. Avec de telles artistes féminines, Marco de Gastyne peut être tranquille !

-:- Charles de Rochefort, devenu metteur en scène, tourne actuellement son second film parlant, *Le Secret du Docteur*. Aux côtés de Marcelle Chantal (Marcelle Jefferson-Cohn), nous voyons Jean Biradin et Matuchian.

-:- Dans les derniers jours de juin, Jean Kemm repartira à nouveau pour Londres tourner une comédie dramatique parlante : *Hai-Fang*. L'action du film se passe en Russie, vers 1912.

-:- René Hervil termine actuellement les prises de vues de *Mon cousin Albert*, dont la vedette est Victor Boucher. A ses côtés jouent René Deviller et Alice Roberte.

-:- Le célèbre aviateur Costes vient de commencer à tourner avec la collaboration de Léo Joannon, un film sur les préparatifs d'un raid. Sa

rôle
qui
la :

C
mic
con
C
vel
S. :

LE

ter
fra
soi

soi

qu
tag

de
dé
pri
fu
et
du

de
Pa
Je

LA NUIT DE LA RÉSURRECTION à l'église roumaine de Paris

A minuit très précis, l'Enfant Dieu est revenu sur terre pour prêcher aux chrétiens la paix et la bonté parmi les hommes.

Les fidèles ont pris part humblement — mais les âmes hautes — à la grande fête traditionnelle, qui marque avec force chaque année une date mémorable dans l'histoire de la religion et de l'humanité.

L'esprit moderne et la profonde culture qui caractérisent la personnalité du R.P. J.-D. Petresco, supérieur de l'église orthodoxe roumaine en France, m'ont permis d'immortaliser pour la première fois sur l'écran, quelques-unes des plus importantes phases de la cérémonie religieuse du saint endroit où l'on prie.

Grâce au précieux concours prêté par MM. Pathé et Natan, les dirigeants du grand consortium cinématographique, j'ai pu mener l'œuvre à bonne fin, ayant à ma disposition les appareils les plus nouveaux qui servent aux prises de vues sonores.

Dès 2 heures de l'après-midi les imposants auto-camions groupes électrogènes du consortium, se sont placés devant l'église de la rue Jean-de-Beauvais.

Toute une armée d'électriciens, mécaniciens, opérateurs, etc..., dirigés par MM. André Letrange, Chartier et Jean Loubignac, de Pathé-Cinéma ; Dept, des Actualités sonores, a procédé d'après mes indications à l'installation des câbles et des sunlights dans l'intérieur de l'église. Les puissantes lampes à incandescence furent placées de manière à ne pas gêner la vue des fidèles, et les appareils de prises de vues réglés, prêts à tourner.

Un microphone spécial destiné à enregistrer les chants religieux caractéristiques pendant l'office, ainsi que l'admirable voix de basse du Père J.-D. Petresco, se trouvait minutieusement disposé près de l'autel.

Tout le Quartier Latin était en effervescence.

A 8 heures du soir la place devant l'église était pleine de monde, et chacun suivait attentivement l'activité méthodique et rapide de nos artisans spécialistes.

Une fois les appareils au point, un flot de lumière inonda les intérieurs de l'église, ce qui fit merveilleusement ressortir les reliefs des saintes icônes et du majestueux autel.

L'office se déroula dans le plus grand silence et la présence de nos appareils de prises de vues et d'enregistrement sonore

ne troubla en aucune sorte la majestueuse cérémonie d'usage.

Plein d'émotion fut l'instant où le Révérend Père prononça les mots rituels des ancêtres *Christ est ressuscité*, et où la réponse : *C'est vrai qu'il est ressuscité*, sortit de la bouche des fidèles en tête desquels on remarquait M. le Ministre Titulesco, prince Cantacuzène, Mme et M. le Consul Ciolan, Mme et Mlle Bocou, Mme et M. le sénateur Cornesco, Mme et M. Lancoulesco, Mme et le colonel Tatarano, le personnel de la Légation et du Consulat, les élèves de l'école de guerre, le groupe des étudiants ainsi que les autres personnalités de la colonie roumaine à Paris.

Après l'exécution du dernier concert liturgique, vers 2 heures du matin, et alors que la foule se dirigeait vers la sortie, les appareils de prises de vues se mirent encore en mouvement, mais cette fois au dehors pour filmer les visages des bons chrétiens éclairés violemment par quatre réflecteurs.

Au coin de la rue se trouvait un autobus plein de placards et d'invités en costume national à destination du restaurant roumain du vaillant Doner qui rayonnait de joie en voyant la réussite de l'initiative à laquelle il avait prêté aussi son concours.

Tard dans la nuit, autour des tables chargées de brioches et d'œufs rouges les places étaient encore prises par ceux qui, fidèles à la tradition orthodoxe, cognaient les œufs, couvrant le brut du fraternel *Christ est ressuscité* en noyant leur bonne disposition dans le *Sang du Seigneur*.

Je suis heureux d'avoir pu enrichir la série des actualités sonores françaises de ces documents religieux et je remercie tous ceux auxquels je dois cette petite, mais précieuse réalisation.

Jean VITIANO.

Copyright By « Ciné-Phono-Magazine »

-:- Nous savions qu'Esther Kiss était artiste de cinéma et chanteuse, mais ce que nous ne savions pas, c'est qu'elle était également danseuse ! Elle nous le prouva avec bonheur, lors du récital de danse organisé à la salle d'Iéna par Vera Sokoléva. Voilà qui ajoute une flèche de plus à un carquois déjà bien pourvu !

-:- C'est M. Souhami qui remplace à la Paramount, dans les fonctions d'administrateur-délégué, M. Adolphe Osso qui, depuis plusieurs années déjà, les remplissait avec autorité. M. Osso se retire de son plein gré pour créer une affaire de cinéma personnelle. Tous nos souhaits vont à M. Souhami.

Une enquête pour les discophiles

Impressions, Souvenirs, Préférences

de Mary Marquet, Yvette Guilbert,
Roger Monteaux et André Urban

Plusieurs fois nous avons entendu poser l'une ou l'autre de ces questions par des discophiles insatiables :

— Quelle doit être l'impression ressentie par un artiste lorsqu'il entend lui-même pour la première fois la reproduction de sa propre voix ?

— Quels souvenirs, amusants, pittoresques ou émouvants peuvent bien s'attacher à certains enregistrements ?

— A quel disque de lui-même vont les préférences de tel ou tel artiste ?

Nous les avons entendu répéter si souvent, dans le vide, ces questions, que nous avons jugé curieux de les poser nous-mêmes, mais directement aux intéressés.

Voici les premières réponses que nous avons eu le plaisir de recevoir :

Mlle Mary MARQUET,
Sociétaire de la Comédie-Française

C'est tout d'abord celle de Mlle Mary Marquet, l'admirable comédienne que nous révéla l'Aiglon ; qui fut ensuite, et tour à tour, sur le Boulevard, avec un égal bonheur, la coquette de l'Insoumise, La Dolorés, Peg de mon cœur ; et dont les succès récents à la Maison de Molière, ont magnifiquement fait valoir La Chienne du Roi, Le Carrosse du Saint-Sacrement, Le Carnaval des Enfants, Mary Marquet qui nous écrit :



Mlle Yvette GUILBERT
(Photo H. Manuel.)

Ma première impression ? Une révélation : un abîme sépare la conception de l'exécution transmise.

En somme, une méconnaissance absolue de soi-même, avec ses bons et ses mauvais côtés.

Mon souvenir le plus pittoresque ? Chez des amis. Goûter, gaieté, cordialité et T. S. F. Soudain, tandis que je m'exaltais sur la netteté d'un poste Radiola, je tourne un bouton au hasard... Une voix jaillit. Des vers. Tout le monde se tait. Et soudain, je reconnais les strophes happées en plein vol. Et d'une voix bien moins claire que l'Autre, d'une voix blanche, d'une voix morte, je dis : « C'est moi ! » C'était un de mes disques. Mais, jusqu'à ce que j'en aie été avertie par le haut-parleur, quelle émotion ! Je crois que sur ce thème, Edgar Poë eût écrit un beau conte...

...Mon disque préféré ? Le plus « vrai », la rupture, de Bataille.

Mlle Yvette GUILBERT

C'est ensuite l'inoubliable Yvette Guilbert — je dis « inoubliable » pour nous, qui l'avons applaudie, dans son fourreau vert et ses longs gants noirs, au temps où Xanroff, son fournisseur célèbre, était loin de se douter que son Prince Consort deviendrait Parade d'Amour... — « Yvette », comme on disait alors, dont la foi n'a jamais faibli, ni le talent, ni le courage, et qui nous adresse ces lignes émouvantes et mélancoliques :

Quand j'ai entendu ma propre voix pour la première fois, j'ai eu la même surprise que doit avoir un jardinier qui, ayant cru semer des roses, récolte... des radis !

Mon souvenir le plus émouvant ? Un disque retrouvé vingt-cinq ans après son enregistrement, et envoyé comme « lettre » à ma mère, de New-York à Paris ! J'y racontais mes émois de débutante, et ma surprise de l'Amérique d'alors, et je suppliais ma mère, très malade, de n'épargner rien pour se soigner, ma carrière s'annonçait riche de promesses « matérielles ». Depuis, ma mère est morte, et cette « conversation vivante » avec elle, retrouvée un jour de déménagement, me bouleversa...

...Le disque que je préfère parmi ceux enregistrés par moi ? Ma foi, je n'en sais rien ! Mais, ce que je sais, c'est que j'ai passé trente-cinq ans à récolter, à traduire des richesses nationales, et que par « commercialisme » mal équilibré sur le « Pré-

sent nègre », on ne les estime pas à leur valeur, car sans cela toute la somptuosité des chansons de France d'une époque inconnue serait déjà réalisée en France. Et il me faudra bientôt demander à l'étranger de considérer la facture de quelques « portefeuilles » de disques d'une curiosité hautement artistique, et qu'on s'arrachera là-bas puisque l'on s'arrache les places aux concerts où je les fais entendre.

Qu'est-ce qu'on attend chez nous pour faire, pour la grande chanson, ce que la Comédie-Française fait pour la grande littérature des Molière, Racine, Marivaux etc., etc. ?

Quand on cessera de dépenser de l'argent pour perpétuer des rengaines de concierges, mises à la mode par des chanteurs sans goût, on aura les fonds nécessaires à créer une série de curiosités artistiques...

ux,
ux
ie,
,
si
ner

J'ai signé un contrat pour qu'il n'en soit jamais parlé ! nous dit-il.

Il nous a consenti, cependant, deux confidences.

Sa première impression phonographique :

Une admiration sans bornes pour les ingénieurs dont la science et le génie permettaient ce miracle.

Ses préférences, qui vont...

...Au dernier né, naturellement : un conte exquis de M. André Birabeau, intitulé Jouets. Mais j'aime bien aussi ses nombreux frères...

M. André URBAN

Enfin, voici la charmante lettre qu'a bien voulu nous adresser l'étonnant fantaisiste André Urban, l'inimitable créateur de Phi-Phi :

La première fois que j'ai entendu ma voix au phono ? Ce fut pour moi une grosse déception. J'ai compris sans retard que l'enregistrement phonographique est un art spécial qu'il faut étudier soigneusement, et... voilà dix ans que je cherche à faire mieux. Le perfectionnement des procédés m'y aide, d'ailleurs, copieusement.

Un souvenir amusant ? Enregistrer un duo avec une camarade ayant une voix quasiment absente et, à l'audition du disque, n'entendre qu'elle parce que l'ingénieur a trop amplifié son aphonie passagère alors que mon filet de voix semblait un vinaigre évaporé... Le disque en question fut recommencé sur-le-champ (et sur le chant...).

Des disques enregistrés par moi, celui que je préfère ? Mon Dieu ! Je ne suis jamais pleinement satisfait, mais, en tenant compte de la vente, qui est un critérium, je vous désignerais :

Columbia : Mio Padre et Le Petit Oiseau des Iles ; Un tout petit baiser et Le p'tit bout d'essai. Pathé : Que je voudrais être votre ami et Adieu ma mie. La chanson païenne et Je ne suis rien sans vous. Odéon : Simplement et Que l'amour est traître. Et surtout un disque de Phi-Phi, que je n'avais jamais enregistrée et que je viens de chanter en exclusivité pour Odéon : La Gamine charmante et Les Petits rats païens, qui s'est arraché avant d'être sur le catalogue.



André URBAN
(Photo H. Manuel.)

Dans tous ces disques, j'ai soigné d'abord l'articulation, et je crois que la clientèle préfère un disque dont elle saisit tous les mots à un autre dont elle ne comprend rien... Mais si je me trompe, ne m'en veuillez pas !

Nous sommes certains que tous les discophiles sauront faire leur profit de ce premier bout d'enquête phonographique de Ciné-Phono-Magazine.

Marcel MARC.

Disques... de chemins de fer

Non, il ne s'agit pas ici de la signalisation ferroviaire dont l'étude, si elle intéresse certains, semblerait déplacée dans cette revue. C'est bien du disque phonographique dont nous voulons parler, et si, à première vue, le rapprochement entre la musique et les trains semble assez peu vraisemblable, nous croyons qu'on peut, après quelques recherches, réserver un coin de sa discothèque aux enregistrements « ferroviaires », à condition natu-

rellement d'être intéressé par cette originalité.

Car le jazz, avec ses rythmes syncopés et les sonorités métalliques de sa batterie, a contribué à l'enregistrement de pièces musicales écrites pour lui, dans lesquelles les compositeurs se sont complus à imiter les rythmes ferroviaires. Ecoutez Transportation Bill dans lequel le bruit du roulement d'un train est imité avec sifflet, cloche et même les vociférations des voyageurs. Il en est de même avec Where do you work a John ? Une autre fantaisie pour jazz Dans l'Express est fort curieuse ; il y a là une recherche très poussée de l'imitation d'un train en marche, disque fort amusant et bien sonore.

Dans la partie music-hall, vous pouvez noter Si j'étais chef de gare, qui est drôle.

Dans les disques pour enfants il a été enregistré par un chœur enfantin Le Jeu du Chemin de Fer. Ces petits enfants chantent de tout leur cœur avec plus d'assiduité que de justesse, mais c'est très touchant. Egalement pour enfants, Le Petit Chemin de Fer, extrait des délicieuses Chansons de Bob et de Bobette.

Enfin, la « pièce de résistance » est Pacific 231, d'A. Honnegger. Il s'agit là d'une symphonie, d'un véritable poème musical de la Vitesse et de la Force ; un chef-d'œuvre de la musique moderne, écrit pour les Amis des Chemins de Fer par l'un des leurs.

Citons pour terminer une série de disques d'imitation d'origine allemande : Le Départ et l'arrivée d'un train, Rumeurs de gare, etc... Mais ces disques n'ont pas été pris « sur le vif » : les bruits sont reconstitués par un orchestre spécialisé — fort habile —. Ce qui serait plus intéressant, ce serait un véritable reportage phonographique, chose que les éditeurs se décideront peut être un jour à lancer en France.

H. JANSON.

ERRATUM. — Une fâcheuse erreur s'est glissée dans les références de notre dernière chronique des meilleurs disques. Alors que le numéro 1 devait en réalité renvoyer à l'édition Gramophone « La Voix de son Maître », et le numéro 5 à Columbia, c'est le contraire qui a été indiqué. Nous nous en excusons et nous prions nos lecteurs de vouloir rectifier comme ci-dessus, pour ces deux marques, les références de notre chronique de mai.

BULLETIN d'ABONNEMENT

à découper et à adresser à M. Ch. DUCLAUX, Directeur général de CINÉ-PHONO-MAGAZINE
6, Rue Guénégaud - PARIS 6^e

Je soussigné, M⁽¹⁾
demeurant n° _____ rue _____ à _____ Département _____
m'engage à prendre un abonnement d'un an à **Ciné-Phono-Magazine** (12 numéros) Revue mensuelle, pour la somme de Fr.⁽²⁾ _____ dont ci-joint chèque ou mandat⁽³⁾
Date d'Abonnement : _____ Signature : _____

(1) Nom et Prénoms. (2) Prix FRANCE 30 frs. ÉTRANGER Union Postale 55 frs. Autres Pays 70 frs. (3) Rayer le mot inutile.

les meilleurs disques

Le numéro 1 renvoie à Pathé ; 2 à Polydor ; 3 à Columbia ; 4 à Gramophone « La Voix de son Maître » ; 5 à Odéon ; 6 à Parlophone.

I. — POUR UNE ÉDITION PHONOGRAPHIQUE RATIONNELLE.



Existe-t-il une organisation artistique rigoureuse de l'édition phonographique ? Y a-t-il dans chaque firme, un dictateur pour décider quelle est l'œuvre nouvelle digne d'être enregistrée, et surtout de quelles garanties d'interprétation et de reproduction elle doit être entourée ?

Il ne semble pas que l'on ait pris modèle comme il était raisonnable, sur l'organisation littéraire qui fait appel, pour la publication d'un Rabelais ou d'un Stendhal, à des érudits spécialistes.

Imaginez dans dix ans le sort du répertoire phonographique. Alors, la confusion sera telle que les dictateurs ce seront les critiques de disques.

Que l'on produise moins, réclamait avec raison, dans *Radio-Magazine*, notre confrère M. Dominique Sordet, mais que l'on fasse mieux. Notez bien que nous ne mettons pas en cause l'effort artistique des éditeurs de disques. Il est, nous l'avons vu, considérable. Nous prenons à partie la méthode d'édition qui risque de disperser cet effort précieux, de l'affaiblir en faisant dévier sa pertinence.

A ne considérer, par exemple, que la diffusion des grands musiciens qui demeurera le rôle primordial du phonographe, il semble bien que l'on doive la comprendre de deux façons.

D'abord le disque pour tous : une pièce typique, exécutée par un artiste consciencieux, pas nécessairement virtuose. Le bénéfice est quelquefois considérable. Ensuite le disque de luxe, réservé à une élite et principalement aux musiciens désireux de s'instruire d'une technique, d'une interprétation.

Tel *Quintette* (1) de Mozart, exécuté par des artistes anonymes, qui sont d'ailleurs des solistes de nos grands concerts, et dont l'enregistrement, dans le simple format à vingt francs, est agréable et lisible, offre l'exemple de ce que pourrait être les premiers.

Quant aux seconds, il n'y en aura, à bon droit, jamais disette, tant que l'on continuera de recueillir tout ce merveilleux éphémère qu'est un chant de Scheidl (2), ou de Xenia Belmas (2), une exécution de la Société d'instruments anciens, Casadessus (3), un enregistrement d'Arturo Toscanini (4) ou de Stokowski (4).

II. — LES BONNS CHANTEURS ET... LES AUTRES



Les enregistrements de chant surabondent dans le répertoire musical, mais les bons disques n'en sont pas moins rares.

Cela tient vraisemblablement à l'accoutumance spéciale que réclame le microphone et que bien peu d'artistes comprennent. Trop souvent, ils forcent leur émission vocale, comme à la scène. La victoire demeure aux artistes qui ont plus d'art que de vigueur, à ceux aussi que l'ingénieur acousticien sait capter à la distance qui convient.

M. Henri Saint-Criq dispose de moyens généreux, trop généreux. Il ne tardera pas, espérons-le, à savoir se châtier lui-même. En attendant, il convient de posséder le *Panis Angelicus* (1) de César Franck, qu'il interprète avec ampleur, et aussi le « Pie Jésus » du *Requiem* (1), de Gabriel Fauré.

Il y a peu de ténors français aussi largement doués. Et l'on remarquera dans ce dernier disque la qualité de l'accompagnement un peu « grossi » de violon, violoncelle, hautbois, harpe et orgue. M. Saint-Criq interprète le rôle de Don José dans *Carmen* (2), le premier « opéra-réduit » français, suivant la formule de MM. Hans Maederer et Hermann Weigert. Cette formule appellerait de longs commentaires, des réserves inévitables du point de vue musical (quoique la réussite d'un pareil découpage nous semble avoir été absolue avec le *Freischütz* (2), de Weber).

Mais du point de vue phonographique, elle est certainement recommandable, cherchant à concentrer l'action de façon logique, évitant ainsi l'hétérogénéité de réussite qu'encourt fatalement l'enregistrement complet.

Dès l'instant qu'un opéra complet (la réflexion vaut même pour l'excellente *Manon* dirigée par M. Cohen (3), ne saurait être réussi de bout en bout, autant procéder à une anthologie qui augmente les chances techniques. Remarquons dans cette réduction nouvelle de *Carmen*, une distribution hardie, où, toutefois, les chanteurs français prouvent moins d'art et de vie que leurs confrères des mêmes opéras réduits allemands ; la vigueur parfois excessive de l'orchestre (Association des Concerts Lamoureux, direction Albert Wolff).

Mme Frozier-Marrot, à la voix de mezzo-soprano étendue et chaude, avait donné un disque très remarquable, deux grands airs des *Trois à Carthage*, de Berlioz. Que n'applaudit-on plus souvent d'aussi bon répertoire. Cette cantatrice fait valoir ce mois-ci l'air connu du *Trouvère* « La Flamme brille ». Une admirable interprète de Berlioz, Yvonne Gall (3), qui chante la « Romance de Marguerite », de la *Damnation*. C'est grand dommage le disque à un léger défaut de centrage.

La prestigieuse soprano à vocalises qu'est Mme Toti dal Monte (4) fait apprécier sa dextérité toute acrobatique, et le timbre le plus pur, dans deux airs des *Pêcheurs de Perles*. Quelle merveilleuse assurance : voilà un disque remarquablement réalisé, sans excès théâtral. On ne saurait en dire autant du nouveau disque de Mlle Yvonne Printemps (4). Il dénonce l'erreur typique qui consiste à vouloir chanter pour montrer sa voix, sans souci du texte ni de l'expression musicale. C'est au théâtre d'un effet sûr ; chez nous, dans notre fauteuil, tant de manières et d'affectation nous gâtent la voix la plus délicieuse, et l'air de Lullu le plus intelligemment choisi : la charmante *Ariette de Cloris*.

Mais voici d'un prince du chant, Lucien Fugère (3), auquel l'âge n'a rien fait perdre de son élégante maîtrise, et auquel, même, le microphone semble donner un regain de force. L'enregistrement-type digne d'enseigner tous les chanteurs sur disques : un air du *Médecin Malgré lui*, de Gounod (l'hymne à la bouteille), et l'air des *Pêlerins de La Mecque*, du trop rare Glück, simplicité, aisance, art de respirer, art de dire, art même de mimer les onomatopées des textes si bien choisis. L'art est complet des enregistrements de Fugère dont voici, à ma connaissance, l'un des plus émouvants. Remarquez surtout la qualité de la diction, la mise en valeur des sons qui donne à cette description, tirage un peu idyllique de l'air en question une saveur presque ironique.

Deux autres chanteurs tout à fait remarquables, pour l'exceptionnelle qualité qu'ils savent conserver ou acquérir sous le diaphragme : le baryton Roger Bourdin (5), dont l'intelligence musicale sait atteindre à la ténuité et à la tendresse un timbre naturellement un peu dur. Comme le *Promenoir des deux Amants* (5), d'après Debussy, que nous avons vanté le mois dernier la romance du *Roi Malgré lui* (5), de Chabrier, est l'occasion d'une admirable netteté de l'articulation, et atteste la plus fine discipline musicale. Voilà des pièces de collection.

L'extrême générosité de timbre du baryton Endreze (5) que nous avons prophétisé si grande vedette du chant français sur disques, n'empêche pas non plus la discipline, et une simplicité d'émission des plus favorables qui soient au microphone. Les rengaines de grands opéras fatigués qu'a interprétés jusqu'ici M. Endreze en sont toutes rajeunies. Il faut posséder, à cause de la qualité du chanteur et la technique étonnante de la reproduction « Spectre Infernal », de *Hamlet* (5), adroitement joué.

M. Jean Sorbier (3), qui a pris décidément beaucoup de talent devant le microphone, interprète l'Historique *Après de ma blonde*, avec l'entraîn génou qui convient. Louable initiative. Surtout que l'on ne s'en tienne pas là.

Enfin un disque de chant classique du plus haut intérêt, *Est in carnalibus*, de Mozart (2), par Mlle von Dehicka, dont c'est, semble-t-il, le premier enregistrement. Voix de soprano chaude et veloutée, à la fois avec un aigu « rentré », délicieusement, comme celui de l'inoubliable Lotte Schoene (5).

Peu de chants exotiques intéressants ce mois-ci, excepté ceux de l'intense et habile chanteur arragonais Juan Garcia (6), un pathétique disque de la Nina de los Pênes *Saetas n° 1* (3), l'improvisation de la sévillane à sa fenêtre quand passent les trompettes de la Procession, un jour de la Semaine Sainte ; et une bonne tyrolienne américaine de Lee Morse *My fate is in your hand*.

III. — GRANDS ORCHESTRES



La reproduction symphonique ? On la disait à ce palier de semi-perfection, où le progrès l'immobilise, l'ingénieur se repose, l'amateur s'inquiète. Que de démentis depuis trois mois. L'art du disque est indéfiniment perfectible. Mais le progrès est surtout individuel.

L'orchestre Colonne (5) en offre un exemple aigu. Ses enregistrements s'enrichissent chaque fois d'une vie nouvelle, de plus de finesses. Après tout le monde, M. Gabriel Pierné a tenté l'expression phonographique de l'Après-midi d'un Faune. L'enregistrement du célèbre poème de Debussy, par l'orchestre Ruhlmann (1) avait, pour l'époque, de l'élegance, de la ligne ; celui de M. Piero Coppola (4) valait par la seule atmosphère ; celui enfin de M. Albert Wolf (2) demeurait le plus défendable, pour ses timbres purifiés, sa netteté trop robuste. L'interprétation des Concerts Colonne refond harmoniquement toutes ces qualités dans un disque plein et chatoyant, moins poétique que vigoureux, ce qui ne convient pas encore absolument à Debussy. Mais tout de même, quelle revanche prend cette phalange, maîtresse aujourd'hui de son expression mécanique.

LA PROPAGANDE POLITIQUE PAR LE PHONO



M. Marcel MARC

Nous sommes particulièrement heureux de signaler qu'à la suite de l'article qu'il a publié ici-même sur le disque au service de la politique, notre Rédacteur en chef, Marcel Marc, vient d'être appelé à faire, devant la Commission de Propagande et de Tactique du parti républicain radical et radical-socialiste, une conférence sur ce sujet nouveau.

Son exposé précis, ses connaissances des faits, sa vision des possibilités dévolues à La propagande politique par le phono ont fait grosse impression sur l'auditoire de notre ami, qui a été vivement félicité.

Il est vraisemblable qu'à la suite de cette initiative, le disque politique connaîtra avant peu chez nous toute la faveur qu'il mérite.

POUR LE DISQUE DOCUMENTAIRE

Nous croyons savoir qu'une importante firme française poursuit actuellement l'étude d'une collection de disques documentaires que l'on pourrait appeler : « A la gloire de la parole française ».

Cette collection comporterait uniquement des enregistrements de plaidoiries par nos plus grands maîtres du barreau, et de discours d'intérêt général par nos plus grands hommes politiques, de quelque parti qu'ils soient. L'intérêt qui s'attachera à cette collection ne peut échapper à aucun discophile, ni à aucun pédagogue. On sait qu'aux *Archives de la parole*, dont le musée se trouve rue de l'Université, de nombreux disques sont déjà à la disposition des auditeurs au même titre qu'à la Bibliothèque Nationale tous les livres à la disposition des lecteurs.

Mais peu de gens connaissent les *Archives de la parole*, peu de curieux en usent. Il est à souhaiter que le commerce, avec ses possibilités de sollicitation et de séduction ait davantage de succès.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE L'ALGERIE

Les journaux quotidiens ont annoncé récemment qu'une importante firme étrangère venait de procéder, en Algérie, à de très intéressants enregistrements de chants et de danses arabes. C'est fort bien. Mais pourquoi telle de nos grandes maisons françaises, dont le catalogue général comporte pourtant plusieurs dizaines de disques de ce folklore, n'a-t-elle pas songé à éditer, à propos des fêtes du centenaire de la conquête, une sélection, une présentation spéciale de ces disques ? C'eût été là une très belle occasion de les faire connaître au grand public. Il en est temps encore.

apporté par cet orchestre sous la direction de Von Hoesslin, à l'exécution wagnérienne. *Les Escales* (6), de Jacques Ibert, premier enregistrement confié à M. Walter Straram sont caractéristiques d'un style phonographique libre et complet. Douceur des *pianissimi* et plénitude très pure des timbres, vigueur des reprises. Ces courts tableaux maritimes drus ou mélancoliques, acquièrent avec de tels interprètes, dans l'isolement de l'audition intime, une singulière force suggestive. Des virtuoses de chez Straram, il est évident que nous pouvons attendre des joies phonographiques inédites.

Achevons l'énumération de cette sélection d'orchestres en distinguant de la dernière production mensuelle, la Fanfare de la Garde Noire du Sultan du Maroc (3), dans de colorées marches du Sud, rythmées par la percussive nègre, transcrites par les aigres *raïtas* *Va Raeha Filtane* et *La Garmam*, sont, avec les disques du Bal Antillais (5), les premiers de nos enregistrements coloniaux, infiniment plus pittoresques que les nombreux jazz dont la platitude de ce mois-ci et la médiocrité d'invention est sans pareille. Autres beaux disques exotiques : *Recort* par la fameuse cobla « La Bisbal ». Cet enregistrement est un des rares qui donne l'idée de la puissance exacte des fameux *tanors* catalan ; et *Bruno Zayas* par les tambours vaudous, et la singulière percussive, lente et implacable, d'un orchestre typique cubain (5), qui est une révélation.

IV. — INSTRUMENTS



Le répertoire des disques de violoncelle doit à l'archet puissant et éloquent de Maurice Maréchal (3) au virtuose catalan Gaspard Passado, élève de Casals (2 et 3), dont l'habileté et la richesse sonores sont en tout point dignes de celles du maître ; à M. Tzipine (1) également, des morceaux qui sont enfin de la musique. Signalons notamment un clair et homogène *Concerto en sol mineur*, de Schubert (3), dans la transcription de Cassado, admirablement joué par cet artiste. Quant aux pianos, celui d'Alfred Cortot (4) à des moments de semi-évanouissement, peut-être voulu dans la célèbre *Sonate* de Franck, qu'il interprète avec Jacques Thibaut (4). En tout cas, cet enregistrement traduit parfaitement l'idée romantique que les deux célèbres interprètes se font de la pièce et, pour les musiciens, n'est-ce pas essentiel ? Les « francistes » acquiescent de préférence la même *Sonate* interprétée par Suzuki et Gürlitt (2), plus ronde et vigoureuse.

Les meilleures reproductions de piano récemment parues nous semblent être la *Pavane pour une infante défunte*, jouée par Georges de Lausnay (1), le *Deuxième Impromptu*, de Fauré (1), étonnamment agile et limpide sous les doigts de Mlle Guibert ; enfin le difficile *Islamey*, de Balakirev, qu'interprète avec une belle qualité de rythme et de couleur une soliste de nos grands concerts, Mlle Zurluh Tenroc (4) ; Mlle Blanche Selva (3), interprète comme elle seule sait le faire, avec un sentiment discret, et une articulation lumineuse, la *Première partita en si bémol*, de J.-S. Bach, s'agrement reproduite, et M. Lazare-Lévy (4), fait devant le micro des débuts sympathiques. On remarquera la couleur des *Trois préludes*, dont il est l'auteur et l'interprète.

Un bel accordéon, adroit et populaire à être entre tous, celui de M. G. Seclers (4), au jeu de poignet très « rue de Lappe », et à la sonorité de grandes orgues. Deux derniers disques à ne pas oublier, de vraies grandes orgues, pures de tout écho pernicieux de nef, deux extraits de Haendel et deux autres moins intéressants de Ch.-M. Widor, mais documents techniques du plus haut prix, grâce à l'adaptation phonographique définitive du grand organiste Commette (3).

Jean ROYER.

Entr'actes

Nous rappelons que nous publions chaque mois dans cette rubrique de courts programmes de musique mécanique, soigneusement étudiés, et qui, élaborés en dehors de toute préoccupation de publicité, doivent former autant de petits spectacles phonographiques parfaitement homogènes.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE

1. FUGUE EN MI MAJEUR (J.-S. Bach, transcription de G. Balay), grande fanfare champenoise de la Marne, sous la direction de M. G. Balay, ex-chef de la Musique de la Garde Républicaine (Gramophone, K. 5.561).

2. PEER GYNT (Grieg):

a) Danse d'Anitra.

b) Dans le hall du roi de la montagne. « The Royal Opera Orchestra », du Covent Garden, direction M. Eugène Goossens (Gramophone L. 619).

3. CASSE-NOISETTE (Tchaïkovsky):

a) Danse Arabe.

b) Danse Chinoise ; Danse des Mirli-ton.

Exécuté par l'Orchestre Symphonique de Philadelphie, sous la direction de Léopold Stokowski (Gramophone W. 849).

4. CAVALERIE LÉGÈRE (Suppé). Ouverture en deux parties. Grand orchestre symphonique sous la direction de M. F. Zweig (Odéon 170.012).

POT-POURRI POPULAIRE

1. IN A PERSIAN MARKET (Ketilbey), orgue de cinéma par Reginald Foort (Gramophone L. 617).

2. VALSE VANITÉ (Wiedoeff), saxophone exécuté par M. Rudy Wiedoeff, avec piano (Gramophone K. 3.164).

3. LA LETTRE DE MAXON (E. Gillet). Jean Lensen and his Orchestra (Columbia 4.483).

4. LES PATINEURS, valse (E. Waldteufel), par Edith Lorand et son orchestre (Parlophone 52.006).

5. IN A MONASTERY GARDEN (Ketilbey), orgue de cinéma par Reginald Foort (Gramophone L. 617).

6. ALT-PREUSSISCHER DEFILER-MARSCH, orchestre Polydor (Polydor 21.209).

JAZZ

1. MUCKING ABOUT THE GARDEN, fox-trot (Q. Cumber), par Jack Hylton et son orchestre avec refrain vocal (Gramophone B. 5.696).

2. LET ME DREAM IN YOUR ARMS AGAIN, valse (Nicholls), par Jack Hylton et son orchestre, avec refrain vocal (Gramophone B. 5.696).

3. I MUST HAVE THAT MAN, fox-trot « Blackbirds » (Fields et Mc Hugh), par Jack Hylton et son orchestre, avec refrain vocal (Gramophone K. 5.657).

4. THE NEWS ST-LOUIS BLUES, fox-trot (W. C. Handy), The Lewis and his band (Columbia 4.088).

5. LA CUMPARSITA, tango (Haltos Rodriguez), orchestre argentin Bianco-Bachicha (Odéon 165.242).

6. MY MAMMA'S IN TOWN, fox-trot (Firsch, Panico et Nuzzo), The Lewis and his band (Columbia 4.088). PICK-UP.

Notes pour votre Discothèque

Les fervents admirateurs de Ravel ne peuvent manquer de posséder désormais dans leur discothèque l'enregistrement sensationnel du BOLÉRO, exécuté sous la propre direction de l'auteur à la tête du célèbre orchestre de l'Association des Concerts Lamoureux (Polydor 566.030 et 566.031).

Du même Ravel il faut avoir aussi MA MÈRE L'ŒYE, dans la très compréhensive exécution de l'Orchestre symphonique de New-York, conduit par Walter Damrosch (Columbia 9.516, 9.517 et 9.518) et le QUATUOR À CORDES EN FA MAJEUR, que le quatuor Guarneri vient d'enregistrer pour Polydor (95.321).

Pour les amateurs de symphonies il faut noter tout particulièrement la SYMPHONIE SURPRISE (n° 6) en sol majeur, de Haydn, dont l'Orchestre Philharmonique de Berlin vient, sous la direction de Jascha Horenstein, de nous donner une interprétation exceptionnellement vivante et sensible (Polydor 66.914, 66.915 et 66.916).

Les amateurs de piano, qui possèdent tous, naturellement, LA CAMPANELLA (Paganini-Lis-t) et STACCATO ETUDE (Rubinstein), par Micha Levitzki (His Master's Voice D. 1.489), doivent absolument posséder la BALLADE EN SOL MINEUR, de Chopin, par Alfred Cortot (Gramophone DB. 1.343). C'est le plus étonnant enregistrement pianistique qui existe à ce jour. Et Gramophone n'exagère pas quand, dans sa publicité, il dit qu'acheter des disques de Cortot équivaut à acheter des livres rares.

Pour le piano encore, je conseille vivement à ceux qui possèdent CHOPINATA, par Clément Doucet (Columbia, D. 13.009), de faire l'acquisition de la POLONAISE EN LA MAJEUR, de Chopin, exécuté par Mark Hambourg (Gramophone, L. 637). Ils pourront comparer ainsi l'œuvre et son admirable caricature.

Dans un genre différent, il est bon aussi d'avoir, à côté du CHANT DES BATELIERS DE LA VOLGA, dont, pour moi, l'interprétation la meilleure demeure celle de Chaliapine (His Master's Voice, D.B. 1.103), le fox trot RUSSIAN LULLABY (Columbia 4.274), dans lequel Irving Berlin et Ted Lewis jouent, avec une rare virtuosité, du motif des BATELIERS.

Vous possédez, bien entendu, le chœur-type : la GRANDE MARCHÉ et le CHŒUR DES PÉLERINS, de TANHAEUSER (Polydor 66.516). Mais vous devez avoir aussi la SÉRÉNADÉ et la CONTRE-DANSE du quartette Kedroff (Columbia L. 1.835), et, à côté, le fameux DINAH, de Harry Akst, par les Revellers (Gramophone K. 3.242), dans lequel vous aurez tôt fait de faire la part de l'inspiration russe.

Pour le jazz, deux disques-types : l'expression ultra-moderne avec THE NEW ST-LOUIS BLUES (W. C. Handy) et MY MAMMA'S IN TOWN (Firsch, Panico et Nuzzo), par le « band » Ted Lewis (Columbia 4.088), et l'expression classique, avec FLAPPERETTE (Jesse Greer), par le Piccadilly Revels Band (Columbia 4.339).

Je vous recommande encore comme particulièrement représentatifs, chacun dans sa spécialité : comme tango, PLEGARIA (Bianco), par l'orchestre argentin Bianco-Bachicha (Odéon 165.098) ; comme valse moderne LADY DIVINE (Kount et Shikret), par l'orchestre Nat Shikret (Gramophone B. 5.642) ; comme mélodies : POUR UN BAISER (Paolo Tosti) et SI VOUS L'AVIEZ COMPRIS (L. Denza), chantées par M. Robert Marino et accompagnées au piano et violon par MM. Andolfi et Quattrocchi, avec le plus persuasif sentimentalisme (Pathé X. 3.612).

Ce sont autant de petits chefs-d'œuvre en leur genre, auxquels, bien entendu, il ne faut pas omettre d'ajouter le quasi-classique PENSIAN MARKET, de Ketilbey, dont l'interprétation la plus harmonieuse demeure, pour moi, celle de Reginald Foort, à l'orgue de cinéma (Gramophone L. 617).

Et je ne voudrai pas terminer ces quelques notes sans vous signaler, dans un domaine tout à fait différent, l'extraordinaire disque documentaire, vivant, qui domine toute la Collection Jean-Lorris : L'ASSASSINAT DE JAU-NÈS, raconté par le député socialiste Pierre Renaudel (La Voix des Nôtres, n° 5.062).

C'est la première pièce qu'il vous faudra mettre dans ce coin nouveau de votre discothèque où vous ferez une place, désormais, aux disques documentaires dont la production va certainement, avant peu, se développer.

J.-C. HEMEM.

Une Sélection Pathé

Nous conseillons à tous les amateurs d'entendre, dans la production de juin de notre vieille firme nationale : Le chœur du peuple, les chœurs des pèlerins, les chœurs du couronnement de Boris et le chœur de la révolte, de Boris Godounov (Moussorgsky), qui viennent d'être enregistrés de façon remarquable, sous la direction de Cyrille Slavianky d'Agrenoff (Pathé Art X. 5.516-5.517).

L'ouverture d'EGMONT, de Beethoven, orchestre admirablement conduit par F. Ruhlmann, de l'Opéra (Pathé-Art X. 5.508).

L'ARIA DI CHIESA (Stradella), menuet par Paul Bazelaire et son ensemble de violoncelles (Pathé X. 8.719).

Une fantaisie fort bien venue de LA MAS-COTTE (Audran), par l'orchestre Andolfi (Pathé X. 8.717).

Deux excellents morceaux de diction par Léon Bernard, de la Comédie-Française : la scène de Chrysale des FEMMES SAVANTES (acte II) et la scène d'Arnolphe, de l'ÉCOLE DES FEMMES (acte III) (Pathé X. 3.441).

Enfin, dans un genre moins sérieux, deux très doux tangos : WENN DU EINMAL DEIN HERZ VERSCHENKST (Willy Rosen) et DAS LIED DER LIEBE HAT EINE SÜSSE MELODIE (Will Meisel), par le Jeffrey's Jazz (Pathé X. 8.737).

A travers les Catalogues

L'OPERA REDUIT

On sait que l'une des formes les plus nouvelles du « théâtre chez soi » est l'opéra réduit, dont Polydor s'est fait une remarquable spécialité.

La petite brochure, fort joliment présentée et illustrée que cette maison vient de consacrer à Carmen, arrangement d'opéra abrégé pour l'audition en cinq disques par MM. Hans Maeder et Hermann Weigerl, donne, sur l'opéra réduit, ces précisions :

Il ne faut pas confondre « opéra réduit » avec « fantaisie, sélection ou pot-pourri ». En effet, il ne s'agit d'aucune de ces formes qui consistent à enchaîner plusieurs morceaux séparés d'une œuvre, sans tenir compte de la suite chronologique des faits ni du déroulement logique de l'action, mais de l'œuvre elle-même, parfaitement compréhensible convenablement abrégée, sans omettre la moindre scène, sans rompre l'ordre chronologique, formant un tout compact donnant une idée tout à fait exacte de l'œuvre débarrassée de ses redites.

Il est possible ainsi d'enregistrer une pièce en 5 disques au lieu des 20 ou 25 nécessaires selon la formule qui consiste à ne rien supprimer des redites et inutilités. Une telle formule donne des résultats parfois fastidieux et toujours onéreux.

La théorie nouvelle de « l'opéra réduit » est appelée à rencontrer le meilleur accueil auprès des discophiles qui pourront, sans encombre leur collection, jouir des œuvres complètes, les plus renommées du répertoire.

DAMIA

Dans le supplément Columbia, Pierre Mac Orlan rend cet hommage à Damia :

Damia est peut-être la plus grande artiste d'expression populaire de notre époque. Elle sait trouver l'intonation et le geste qui donnent à une chanson sa valeur d'émotion. Une chanson chantée par Damia n'est jamais vulgaire. Cette incomparable artiste s'élève pour elle seule autant qu'une foule. Sa voix porte très loin au plus profond de ceux qui l'écou- tent. Elle devient alors une force créatrice de mélancolie, mais de mélancolie comme les soldats, et tous ceux qui peuvent regretter définitivement quelques images de leur passé, la subissent. Quand Damia, dans le « Napoléon » de Gance représente la *Marseillaise*, qui est une chanson populaire, elle sut animer le groupe célèbre d'un geste inoubliable. Entre le geste de Damia et son cri pathétique, il n'est point de différence. Ainsi nos simples traditions musicales militaires font flotter subitement les jugulaires sur les joues des soldats en armes. Damia chante et les choses mortes sortent du tombeau. Elles ne sont pas d'une essence particulière, mais, pour cette raison, nous les connaissons tous. Elles viennent nous saisir à la gorge. C'est la grande voix de Damia qui précède les ménestriers et la cohorte indécrite des victimes de l'amour et de n'importe quoi.

YEHUDI MENUHIN

On sait que la Compagnie Française du Gramophone, La Voix de son Maître, vient de nous offrir l'enregistrement, par Yehudi Menuhin, du Chant d'Espagne, de Gustave Samazeuilh. C'est le Maître Enesco lui-même qui (à l'insu de l'auteur, a indiqué au jeune violoniste d'insérer à son répertoire cette page d'un hispanisme si ardent et si coloré, qui fait valoir à merveille ses dons prodigieux. Disque d'une rare qualité qui aura la faveur du grand public, pour lequel M. Paul Lendormy donne, dans le supplément-magazine de La Voix de son Maître, ces lignes sur Yehudi Menuhin :

Une des apparitions les plus étonnantes qui aient jamais eu lieu dans le domaine de la virtuosité.

Un petit violoniste de 11 ans qui se joue de toutes les difficultés, jongle avec les arpegges les plus vertigineux, les doubles cordes les plus périlleuses, les staccatos les plus étincelants, qui donne à toutes ses exécutions une vie et un charme extraordinaires et qui possède à son répertoire plus de 14 concertos (de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Brahms, de Saint-Saëns, de Lalo, etc.) ! Mais ce n'est pas un de ces enfants prodiges à l'aspect souffreteux que l'on sent torturés par un surmenage féroce. Bien au contraire, un petit gars bien planté, tout rond, solide, robuste, respirant la santé, joeux et rieur. Quelles parties il fait avec ses sœurs quand il lâche son violon ! Un diable à quatre ! Il fait plaisir à voir comme il fait plaisir à entendre.

Il est né en Amérique de parents israélites venus de Palestine. Son père, directeur des Ecoles hébraïques à San Francisco, ne s'intéresse à la musique qu'en modeste amateur. Sa mère joue un peu de piano. Une fois de plus nous constatons que l'hérédité est impuissante à expliquer les miraculeux dons du génie.

Car il y a là une sorte de génie :

A deux ans, Yehudi manifestait déjà de la façon la plus vive son goût pour la musique. A trois ans, il réclamait un violon. On lui donne un jouet : il ne veut pas de cette caricature de l'instrument rêvé, il le brise. A quatre ans, sa mère lui fait enfin cadeau d'un

L'Appareil sonore Synchrono-Boma

L'appareil sonore Synchrono Boma est construit par les Etablissements BOMA qui, en 1927, avaient déjà au point leur premier appareil sonore ; celui-ci, pendant une semaine entière, remplaça l'orchestre dans un Etablissement cinématographique, le Vanve-Palace, à Paris.

Depuis, de nombreux appareils BOMA, amplificateurs de sons, ont été installés dans des salles de Paris ou de province, où ils fonctionnent avec une régularité assurant toute garantie aux exploitants qui reconnaissent sa supériorité incontestable.

Le Synchrono Boma, fruit d'une longue expérience, bénéficie de toutes les qualités des amplificateurs Boma, augmentées de perfectionnements inédits.

Il a été conçu pour assurer un fonctionnement d'une sécurité et d'une régularité parfaites, d'une très grande douceur dans les transmissions et les roulements, bien que ses organes aient le maximum de puissance et de robustesse. Ceux-ci, des plus délicats aux plus massifs, ont été étudiés pour remplir largement leurs fonctions et assurent à l'ensemble un coefficient de sécurité très élevé (7). Toutes les parties qui pourraient être soumises à des risques de vibrations, ont été munies de systèmes anti-vibratoires.

Le Synchrono-Boma est adaptable à tous les appareils de projection. En stock, il a été prévu pour être installé sur appareil Ernemann Impérator II et sur Pathé. Seul, il possède le Dispositif Boma Breveté S. G. D. G., permettant la reprise automatique en synchronisme après rupture ou décollage du film.

Les amplis Super-Boma, dont il est muni, en font l'appareil sonore supérieur aux meilleurs, reproduisant avec un naturel inégalable tous les instruments et tous les timbres vocaux. Cette qualité considérable a été reconnue par tous ses auditeurs.

Ses diffuseurs spéciaux permettent mieux que tous autres de rendre les nuances les plus délicates, tout en demeurant extrêmement puissant. Ces deux qualités impliquent la faculté rarement réalisée de reproduire avec un minimum de déformation les sons de toute nature et de toute intensité.

Tout risque de panne est supprimé grâce au montage spécial du dispositif sonore. Pour le son sur film, Synchrono-Boma est pourvu d'une cellule photo-électrique spéciale et perfectionnée de telle sorte qu'elle peut être utilisée avec une amplification minime, ce qui, par conséquent, annule les déformations de sons.

L'établissement de l'ensemble a été réalisé sur des soles spéciales, afin de réduire au minimum le temps et les frais nécessités par les installations de ce genre.

La conduite de l'appareil est d'une simplicité telle qu'elle ne nécessite pas d'opérateur spécialisé.

Ajoutons encore que Synchrono-Boma forme un tout s'harmonisant parfaitement avec les appareils de projection des plus perfectionnés.

Synchrono-Boma est un appareil de grande classe.

Poste double B : (Son sur disques) : 55.000 francs.
Poste double C : (Son sur disque et sur film, amplis Super-Boma) : 115.000 francs.

Pour les Etablissements qui passent dans leur programme des films sonores sur disques d'une seule bobine, nous pouvons fournir un Poste simple A, avec ampli Super-Boma, 37.500 francs.



Dans le domaine de la

PHONOGRAPHE et RADIOPHONIE

T.S.F.

les disques modernes

Les anciens procédés d'enregistrement mécanique ont fait place à la méthode moderne d'enregistrement électrique. L'enregistrement mécanique était évidemment fort imparfait du fait de l'inertie de toutes les pièces mécaniques en mouvement qui avait le défaut d'affaiblir considérablement l'intensité de l'enregistrement, donc de l'audition définitive. D'autre part, les résonances parasites provenant des caractéristiques acoustiques mal étudiées provoquaient une déformation sensible de la parole ou des sons musicaux.

Depuis 1925, l'enregistrement électrique a été employé pratiquement, et la gamme des fréquences enregistrées s'étend de 150 à 6.000 périodes.

On utilise, pour l'enregistrement électrique, la combinaison de procédés électromécaniques et d'amplification radio-électrique.

Les variations de courant qui produisent les ondes sonores viennent frapper la plaque du microphone et sont transmises

au primaire du transformateur d'un amplificateur à basse-fréquence. Les courants amplifiés actionnent un inscripteur électromagnétique portant une pointe graveuse ; cette dernière trace des sillons sur un disque de cire vierge, entraîné à une vitesse parfaitement stable. La conduite du graveur est automatique et assurée par un disque opérateur spécialisé qui assure tout à la fois la régularité de l'enregistrement et la pureté des sons enregistrés.

Le microphone d'enregistrement peut être d'un type quelconque, soit à grenaille de charbon, soit électromagnétique, électrodynamique, ou même, dans certains cas, électro-statique.

La sensibilité du circuit microphonique permet de placer les artistes dans la disposition habituelle d'un orchestre et à une certaine distance du microphone lui-même. On a intérêt à éviter les réactions acoustiques en isolant le microphone des amplificateurs d'enregistrement, de même que l'auditorium doit présenter des qua-

lités d'isolement acoustique absolument parfaites.

Les amplificateurs à lampes utilisés pour l'enregistrement électrique sont, en général, à transformateurs à fer, à circuit magnétique fermé. Ils comportent un grand nombre d'étages et sont particulièrement soignés afin d'éviter toute distorsion. Les amplificateurs de puissance à résistances donnent une grande pureté de son et une puissance d'audition très forte.

Les disques de cire vierge destinés à l'enregistrement électrique sont soumis, depuis leur fabrication, à une température parfaitement constante. Celle-ci ne devra jamais varier jusqu'après l'enregistrement définitif des disques.

La reproduction des disques enregistrés électriquement peut être mécanique, mais il est cependant acquis qu'une reproduction électrique par pick-up est nettement supérieure, à tous points de vue, au procédé mécanique.

André SIMON.

Nouvelles et Conseils

Dans les bibliothèques modernes

La ville de Burnley (Angleterre) va être incessamment dotée d'une nouvelle bibliothèque publique dans laquelle une pièce spéciale a été prévue pour l'audition des émissions radiophoniques.

Des autobus radiophoniques en Russie

La Russie est en train de mener, actuellement, une propagande intense en faveur de la diffusion. Des autobus, dans lesquels 60 à 100 personnes peuvent prendre place, sont pourvus d'installations radiophoniques et parcourent les pays en faisant des démonstrations dans les villes et les villages.

Un musée radiophonique à la Foire de Prague.

Le musée radiophonique tchécoslovaque qui vient d'être fondé, a deux stands à la foire de Prague, dans lesquels on expose une partie des objets reçus et destinés à figurer dans le musée. On peut y contempler les spécimens, tant de toutes premières lampes et des appareils les plus anciens, que des plus modernes appareils récepteurs à courant alternatif.

Questions d'heures

Les récents programmes rédigés par la Compagnie française de Radiophonie offriraient au moins un numéro bien extraordinaire.

On y pouvait lire, en effet :

16 h. 30. *Five o'clock* Odéon.

Cela a l'air d'une répétition de la vieille blague « fixe o'clock à toute heure ». Nous voulons croire, cependant, et pour pittoresque qu'elle soit, qu'il suffira de signaler cette faute pour qu'elle ne se renouvelle pas.

Conseils à nos lecteurs

Avant de faire l'achat d'un appareil récepteur il est indispensable de s'assurer toutes garanties techniques et commerciales. On trouve actuellement, sur le marché de T. S. F., des appareils simples ou compliqués, de présentation élégante ou plus ordinaire. En matière de radio, tout particulièrement, le bon marché revient excessivement cher et il faut surtout être mis en garde contre certaines productions insuffisamment étudiées et stupéfiantes de bon marché.

L'auditeur qui désire recevoir les concerts émis par les postes parisiens peut, s'il ne tient qu'à l'écouter au casque, choisir un petit poste à galène d'une centaine de francs. Il pourra adjoindre ensuite à ce

récepteur un amplificateur à lampes, d'entretien sommaire, et de résultats sûrs. Un poste récepteur à lampes permet l'écoute des auditions radiophoniques en haut-parleur. Même sur une lampe, à condition de recevoir avec antenne bien établie, l'écoute au casque de tous les européens est possible. Sur trois et quatre lampes, avec antenne ou cadre, le « broadcasting » est reçu confortablement en excellent haut-parleur.

Une étourderie.

Il faut que les postes émetteurs soient érigés en dehors des agglomérations, c'est là un point sur lequel tout le monde est d'accord.

Pourquoi faut-il donc que l'administration le méconnaisse. On nous affirme en effet que les techniciens des P. T. T. ont décidé de reconstruire le poste d'émission de Rennes, de façon à en faire un émetteur puissant destiné à rayonner au cœur même de la ville.

L'ancien émetteur, installé dans l'Hôtel des Postes, gêne beaucoup les auditeurs de Rennes. Que serait-ce avec le nouveau, dix fois plus puissant ?

Nous espérons qu'ils suffira de signaler cette étourderie inconcevable pour que la direction de radiodiffusion y mette le hola.

Les Postes étrangers

En Autriche, la Direction de la diffusion a l'intention d'organiser le plus rapidement possible des émissions scolaires.

Elle poursuit à ce sujet des pourparlers avec l'autorité et les écoles et elle espère pouvoir commencer ces émissions en automne.

**

En Suisse, on s'occupe très activement de l'agrandissement du réseau émetteur. Tout d'abord, deux postes à grande puissance seront probablement prêts au cours de cette année, à savoir, un de 60 kw. à Beromünster, pour la Suisse allemande, et un de 25 kw. à Sottens, pour la Suisse romande. En outre, on entreprendra cette année la construction de postes intermédiaires aux environs de Berne et de Bâle, chacun d'une puissance de 500 watts et un poste intermédiaire près de Genève, d'une puissance de 1 kw. En 1931, un poste de 3 à 5 kw. sera construit dans le canton du Tessin.

**

En Australie, on a l'habitude de diffuser journellement par différentes stations quelques rubriques de journaux. Ces émissions ne font pas partie du service des nouvelles et ont pour but de mettre les auditeurs aveugles au courant des événements journaliers.

On pratique de même en Californie (Amérique du Nord).

**

La station expérimentale à ondes courtes de Prague, travaille actuellement, les mardis et vendredis, à 18 h. 30 TMG, à 20 h. 30 TMG. Les annonces se font en allemand, français, anglais et tchèque.

**

Le nouveau poste de Stockholm de 60 kw. fait, ces derniers temps, des essais sur une longueur d'onde de 135 mètres.

**

On va procéder à bref délai à la construction d'un nouveau poste à Helsingfors, d'une puissance de 10 kw.

**

Le réseau radiophonique polonais va s'étendre. Outre la station d'une puissance de 120 kw. que l'on construit à Varsovie, on a l'intention d'édifier des émetteurs d'une puissance de 16 kw. à Lemberg et Wilna, un autre de faible puissance à Thorn. Les postes de Lemberg et de Lodz qui ont été inaugurés il y a peu de temps servent principalement de stations intermédiaires, et travaillent généralement de 17 h. 05 à 23 h. 20 (T.A.).

SAVOIR CHOISIR SES LAMPES

Pour obtenir de bons résultats d'un poste récepteur, il est nécessaire de choisir minutieusement chaque lampe et de l'employer suivant ses qualités, à la place qui lui convient. Les meilleurs résultats seront toujours obtenus avec le moins d'étages possible, car les causes de déformation seront alors réduites au minimum.

Nous ne saurions trop cependant mettre en garde l'amateur sans-filiste, contre une interprétation trop rapide des résultats obtenus.

Le fait qu'on ne constate aucune amélioration en remplaçant une lampe par une autre, n'implique pas du tout que la seconde n'est pas supérieure à la première.

De même qu'en employant un mauvais rapport dans les engrenages de la boîte de vitesse, on arrive à caler le moteur d'une automobile, en utilisant des bobinages non appropriés en conjugaison avec une lampe, on peut annuler les qualités de cette dernière.

Choisir d'excellentes lampes est bien, les utiliser rationnellement est mieux. Pour les bonnes lampes, il existe toujours des organes de liaison appropriés, car les fabricants de selfs ont intérêt à préconiser l'utilisation de leurs pièces détachées avec des tubes dont ils sont sûrs et aux incontestables qualités.

En basse fréquence, par exemple, il est utile de réaliser un ensemble A.415, B.443 en employant pour les relier un transformateur Philips 4.003.

Le primaire de ce transformateur a été étudié pour donner son meilleur rendement en série avec l'intervalle filament-plaque de la lampe A.415, qui est de beaucoup la meilleure détectrice. La courbe d'amplification en fonction de la fréquence montre bien que, dans la limite des sons audibles, aucune déformation n'est possible et que l'amplification en volts est le maximum de ce que peuvent donner une lampe de coefficient d'amplification 15 et un transformateur de rapport trois.

Ce qui est vrai pour les étages intermédiaires l'est aussi pour la lampe de sortie.

Un mauvais haut-parleur ne permet pas de constater toute la pureté que peut procurer l'utilisation d'une penthode B.443. Avec cette lampe, les meilleurs résultats seront obtenus avec un haut-parleur Philips 2.007, dont la conception originale des détails fait de cet appareil un véritable instrument de musique capable de satisfaire les mélomanes les plus difficiles.

Lecteurs de Ciné-Phono-Magazine, si vous désirez un renseignement concernant la radiophonie, écrivez-nous...

Les Postes français

Jusqu'à présent, Lille ne disposait que d'un émetteur de 0,7 kw. seulement. On va cependant construire un poste avec une énergie de 12 à 15 kw. à proximité de la ville, à Camphin, en Carembault. La Préfecture du Nord a décidé de participer pour une somme d'environ 100.000 francs à la construction de ce poste.

**

A partir de ce mois-ci, le concert russe mensuel, organisé au poste de Radio L.-L. par le général de Gorlenko sera donné le dimanche à 16 h. 30 au lieu de 20 h. 30.

**

En remplacement du poste de Nice, de 1,5 kw., qui vient d'être supprimé, on va construire, à proximité de la ville, un nouveau poste particulier qui travaillera à une puissance de 25 kw. Ce poste sera vraisemblablement en état de fonctionner dans trois mois.

**

Depuis quelques jours, Radio-Paris compte un sixième « Radiolo » qui répond au nom de M. Gorius. On sait que les autres cinq annonceurs sont MM. Gaudelette, Lerichomme, Edin Ben Danou, Souillard, qui est l'habituel partenaire de Bilboquet, et Duchesnois.

**

Les amateurs de « sport » hippique nous demandent si le « parleur inconnu » ou l'un de ses élèves — puisque aussi bien il a fait école — ne pourrait pas donner régulièrement au microphone d'une de nos stations, le reportage des courses de chevaux. Ces reportages seraient certainement suivis pas un grand nombre d'auditeurs avec le plus grand intérêt, pour des raisons qui n'auraient probablement qu'un très vague rapport avec le sport et l'amélioration de la race chevaline.

**

Que deviennent Mario Gazes et son orchestre ? Cette question nous est posée par un certain nombre de lecteurs qui seraient heureux de les entendre à nouveau.

**

« Une pauvre femme ne peut coller sur un mur un avis manuscrit pour demander à faire des ménages sans y mettre un timbre. Combien préleve le fisc sur les lancinantes et horribles publicités que diffusent sans arrêt certaines entreprises de T. S. F. ? »

Cet écho est publié par le *Petit Bleu*, qui ignore sans doute que ces « lancinantes et horribles publicités » sont les seules ressources de nos postes émetteurs privés. En ce qui concerne les stations d'Etat parfaitement d'accord.

C'EST

Paris = Consortium = Cinéma qui distribue la Production PATHÉ-NATAN

A propos de la désinfection des salles

L'ordonnance de Police du 1^{er} janvier 1927 qui prescrit la désinfection des locaux, des théâtres, cinémas, etc., avec des *liquides antiseptiques*, non irritants pour les voies respiratoires et d'odeur agréable semble ne devoir donner en pratique, qu'une satisfaction toute apparente aux lois de l'hygiène.

C'est surtout l'emploi de l'expression « odeur agréable » qui est de nature à en réduire singulièrement la portée.

Il est certain que les propriétaires des salles de spectacles soucieux de la santé de leur clientèle sont trop souvent trompés sur la valeur des produits offerts à cet effet, et il faut reconnaître dans ces conditions l'impossibilité ou ils se trouvent d'en assurer véritablement l'hygiène.

Le public plus ignorant accepte aisément d'être trompé et ne s'inquiète pas qu'on laisse dans l'ombre le point essentiel : « La désinfection réelle » par un liquide véritablement *microbicide* et antiseptique. Ce sont ces propriétés qui doivent, pour l'hygiéniste, être surtout exigées des produits à employer.

Or, le produit réellement antiseptique exerçant son action non seulement sur le sol, mais encore dans l'atmosphère, n'a pas en général une odeur véritablement agréable. Mieux vaudrait dans son intérêt habituer le public à tolérer une odeur qui peut d'ailleurs être faible et à peine perceptible, à laquelle on ne demanderait pas d'être agréable, mais simplement « pas désagréable ».

Si, dans le principe, les produits réellement efficaces au point de vue de la désinfection

ont une odeur que la majorité des personnes apprécient peu, on est arrivé aujourd'hui à réaliser des produits dans lesquels cette odeur est parfaitement neutralisée sans que la propriété fondamentale, c'est-à-dire, la puissance antiseptique se trouve diminuée ; on a seulement neutralisé l'odeur du principe actif des produits.

LA « SOCIÉTÉ FRANÇAISE du LYSOL » a depuis quelque temps mis au point un tel produit. L'odeur demeure cependant suffisante, ce qui est bien essentiel, pour qu'on ait la preuve, en y prêtant attention, qu'il y a bien eu effectivement emploi du produit antiseptique. La faible odeur qui véritablement n'a nullement besoin d'être agréable peut d'ailleurs avoir disparu si on a procédé à l'emploi du produit antiseptique à un moment suffisamment éloigné de l'entrée des spectateurs.

Si on veut parfumer la salle, ce que, en général maintes spectatrices font elles-mêmes, qu'on répande un parfum véritable, mais qu'on ne donne pas surtout au public cette fausse sécurité qui consiste à lui faire croire qu'on a détruit les microbes de la grippe et autres qui le guettent, parce qu'on lui a fait sentir des essences.

C'est à une plus saine pratique qu'il faut recourir en substituant des produits véritablement antiseptiques, cachant aussi discrètement que possible leur odeur, aux produits dont la propriété antiseptique est cachée, et pour cause, alors que s'affiche une odeur parfaitement inutile.

Et quel est donc le principe actif du LYSOL ?

C'est ce qu'il est facile d'expliquer sans faire appel à des connaissances de chimie bien étendues. On sait quelle est l'extraordinaire variété des substances qui composent le goudron de houille, et dont la chimie moderne a pu tirer les produits utiles les plus divers.

Parmi les composés qui se trouvent dans le goudron de houille, il en est un qui a une puissance toute particulière comme *antiseptique anticryptogamique et insecticide*, c'est le « crésol ». Pour un chimiste, le « crésol » est un composé phénolique qui, parmi tous les composés appartenant à cette classe de corps, possède au plus haut degré les propriétés que nous venons d'énumérer. Or, le « LYSOL » contient 50 p. 100 de ce corps, et le docteur Calmette, Directeur de l'Institut Pasteur disait de lui : « Je suis absolument étonné des propriétés antiseptiques et *bacléricides* du « LYSOL », il tue la plupart des microbes pathogènes en quelques minutes.

Il ne faut pas oublier non plus une fort avantageuse propriété du « LYSOL », c'est qu'il ne présente aucun caractère toxique pour l'être humain et peut sans le moindre danger ni inconvenient être employé par tous.

J. V.

Cherche Cinéma

même à remonter

Paris ou Banlieue, sans intermédiaire
Ecrire Gutton, au journal

AVIS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés et lecteurs que « Olym » se fera le plaisir de répondre dans une rubrique intitulée : *Ciné-Politière* à toutes les questions qui lui seront adressées.

Toute correspondance doit être envoyée à : Olym, *Ciné-Phono-Magazine*, 6, rue Guénégaud, Paris.

Société d'Impressions du Chevaleret,
20, rue Charcot, PARIS (13^e).

Le Gérant : Ch. Duclaux.

COUPON GRATUIT

« Société Française du Lysol »

65, Rue Parmentier, 65 — IVRY-sur-SEINE

Veuillez m'envoyer gratuitement un échantillon de Lysol parfumé spécialement pour la désinfection des salles de spectacles. Ci-inclus, 5 francs pour l'emballage et frais de poste.

NOM.....

ADRESSE.....

A VENDRE ou à LOUER

Théâtre des AMBASSADEURS de LILLE

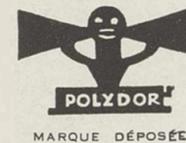
(Square DUTILLEUL)

convenant admirablement pour CINÉMA situé en plein centre de la ville,
et pouvant contenir plus de 1.500 places.

s'adresser : BOULAY 121, rue St-Lazare - PARIS

Téléphone : EUROPE 41-44

LES GRANDES MARQUES DE DISQUES & PHONOS



MARQUE DÉPOSÉE



PERFECTAPHONE

CRYSTALATE

VIRGINIA

EDISON-BELL



Société Phonographique
Francis SALABERT

BRUNSWICK

SYNCHROSONORE

BROADCAST



GOODSON
le disque souple



UNE PREUVE INDISCUTABLE
que le "SYNCHROSONORE"
EST VRAIMENT L'ÉQUIPEMENT PARFAIT

SYNCHROSONORE

CINÆA

Société à responsabilité limitée
Au capital de 450.000 francs

SIÈGE SOCIAL

27, rue de Bras -- CAEN

Téléphone : 4-84

Adresse télégraphique : CINÆACAEN
Chèques postaux : Rouen 6530

Préciser d'adresser la correspondance, sans
désignation personnelle, à M. le Directeur de
la "Société Cinæa", 27, rue de Bras à Caen.

Reference à rappeler :

TRIANON HG/AL
N°275

CAEN, le 12 MAI 1930 192

SYNCHROSONORE
116, rue de la Convention
PARIS XV°

Messieurs,

J'ai l'avantage de vous informer que depuis l'installation de vos appareils dans notre Salle il s'est écoulé 38 séances consécutives, sans aucun ennui ni panne d'aucune sorte.

Le synchronisme est parfait. L'audition est claire, nette, sans vibrations ni saturations et les sons ont la puissance voulue allée à la rondeur et la plénitude.

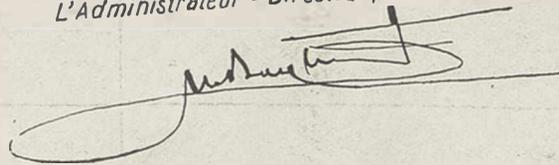
Je tiens aussi à vous remercier, ainsi que vos collaborateurs, du soin particulier apporté au réglage précis correspondant à l'acoustique de la Salle. Étant donné l'importance de la Salle, établissement de 1er Ordre comportant 1.200 places, je n'aurais d'ailleurs pas accepté une installation "à peu près bonne". Je suis satisfait.

J'ai entendu, à peu près, les appareils sonores de toutes marques et je suis certain que vos appareils, étant donné leurs prix et les facilités d'acquisition allées à une qualité irréprochable, sont appelés à équiper les salles de nombreux collègues qui, comme moi, ne veulent pas compromettre la marche de leur exploitation par des charges écrasantes pour un résultat semblable.

Par ailleurs, j'envisage la création de deux nouvelles Salles et je n'hésiterai pas à m'adresser à vous pour leur équipement sonore.

Recevez, Messieurs, l'assurance de mes sentiments distingués.

L'Administrateur - Directeur,



P.S. - Je vous autorise à publier cette lettre. →

Société des Films et appareils "SYNCHROSONORE"

Robert BERNARD, Directeur-Général

-- 116, Rue la Convention -- PARIS (15°) --

Téléphone : VAUGIRARD 06-79

Téléphone : VAUGIRARD 06-79